Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

45 | 2010

Varia

L'ensemble des comptes rendus

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/4760>

DOI : 10.4000/rde.4760

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 163-212

ISBN : 978-2-9520898-3-8

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

« L'ensemble des comptes rendus », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 45 | 2010, mis en ligne le 15 janvier 2011, consulté le 02 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4760> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.4760>

Propriété intellectuelle

DIDEROT, *Lettres à Sophie Volland 1759-1774*, édition présentée et annotée par Marc Buffat et Odile Richard-Pauchet, Paris, Non Lieu, coll. « Lettres ouvertes », 2010, 715 p.

Enfin, près d'un demi-siècle après l'édition d'Yves Florenne, une nouvelle édition intégrale des lettres de Diderot à Sophie Volland ! Le beau volume de Marc Buffat et d'Odile Richard-Pauchet, sous une couverture rouge et noire qu'ornent le portrait de Diderot par Garand – ce « pauvre diable » de Garand qui, aux dires du philosophe, est le seul à l'avoir saisi – et celui d'une épistolière inconnue qui prête ses traits à cette presque inconnue qu'est Sophie Volland, s'adresse à un public élargi, mais est aussi capable de satisfaire les connaisseurs.

Odile Richard-Pauchet est en effet revenue au manuscrit autographe conservé à la BNF, ce qui lui a permis de corriger quelques erreurs de lecture des éditions précédentes (Florenne, Roth, Varloot). La datation des lettres, lorsqu'elle n'est pas donnée par Diderot, et elle l'est assez peu, a parfois été rectifiée. Mais la modification majeure – et l'apport le plus notable de cette édition – tient à la restitution de la ponctuation originelle. Elle a été effectuée à quelques exceptions près sur lesquelles Odile Richard-Pauchet s'explique dans une longue note initiale : les éditeurs ont procédé à de délicats arbitrages afin de concilier souci d'authenticité et volonté de ne pas trop déconcerter un lecteur moderne. L'annotation relève du même principe. Disposées à la fin de chaque lettre afin de laisser au texte la possibilité de se déployer, les notes fournissent ce qu'il faut d'information sur un usage du temps, un personnage, une référence, une allusion, sans tomber dans une érudition trop universitaire. Les éditeurs ont eu en outre l'heureuse idée de présenter, à la fin de l'ouvrage, des notices biographiques qui dessinent les cercles dans lesquels se meuvent l'épistolier et sa destinataire : la famille Diderot, le milieu encyclopédique, la famille Volland et son

entourage. Donnés également en annexes, l'arbre généalogique des Volland, une vue actuelle du château d'Isle, où Sophie était exilée une bonne partie de l'année, une reproduction du plan Turgot du quartier du Palais-Royal contribuent à faire exister concrètement cette liaison de près de trente ans que le philosophe entretenait avec Louise-Henriette, sa « Sophie ».

C'est effectivement leur roman d'amour que Marc Buffat et Odile-Richard Pauchet ont privilégié. Marc Buffat, dans la préface, souligne à juste titre la nature oblique de cette correspondance amoureuse. Le pacte épistolaire dans lequel s'est engagé Diderot consiste à tout rapporter à Sophie : ses réflexions immédiates comme le menu détail de ses journées ; il veut vivre sous ses yeux. On comprend pourquoi une édition tronquée des *Lettres à Sophie Volland* comme celle de Jean Varloot, parue chez Folio en 1984, ne pouvait que passer à côté de l'essentiel. Marc Buffat fait aussi justice à l'image – répandue au XIX^e siècle de Barbey d'Aurevilly à Emile Faguet, et toujours vivace – d'un Diderot centré sur lui-même. Si son discours est en effet englobant, tout particulièrement dans cette correspondance où l'on ne connaît les propos de Sophie que par leur inclusion dans les lettres de son amant, c'est parce qu'il tire d'autrui sa substance affective et intellectuelle. Et, selon un mouvement circulatoire, sensible dans sa correspondance comme dans l'ensemble de son œuvre, il rend transformé ce qu'il a absorbé. Une édition séparée des lettres à Sophie Volland a, en ce sens, le désavantage d'effectuer une coupure entre ce qui chez Diderot se lie, voire se mue l'un en l'autre : bien des lettres adressées à l'ami Grimm, sont ainsi difficiles à détacher des lettres adressées à l'amie Sophie. Pour l'amant de M^{lle} Volland, les cercles, les affections communiquent. Mais une édition séparée a le mérite de donner plus d'intensité à l'histoire amoureuse ; elle contribue même à sa construction en tant qu'histoire.

La postface d'Odile Richard-Pauchet met particulièrement l'accent, après Jacques Proust, sur le caractère romanesque des *Lettres à Sophie Volland*. Non seulement elles élaborent des contes, composent des scènes et des portraits, mais elles font exister au long cours de véritables personnages. Cette « œuvre inadvertante » qui se constitue par bribes et se sédimente dans le temps donne à rêver autant par ce qu'elle dit que par ce qu'elle tait. Quel lecteur ne peut, par exemple, être frappé du silence qui entoure et suit la mort de Mme Legendre ? Cette sœur bien-aimée, trop aimée, de Sophie et aux charmes de laquelle Diderot n'est pas resté insensible occupe, jusqu'en 1767, une grande place dans la correspondance des amants. Sa disparition dans le texte est peut-être plus émouvante que le récit ou la déploration de sa mort. Les ellipses de toutes les correspondances, leur inévitable part d'ombre sont propices à l'imaginaire du lecteur. On ne saurait ainsi vraiment reprocher aux éditeurs d'avoir supposé, dans l'annexe biographique, que Sophie a dû

léguer à Mme de Blacy ses lettres à Denis et que cette vertueuse légataire a dû les détruire pour sauvegarder la réputation familiale... Il faut cependant se résoudre à admettre notre ignorance : on ne sait pourquoi et on ne saura sans doute jamais pourquoi manquent les 134 premières lettres de Denis Diderot et la totalité des lettres de Sophie Volland.

Les 187 lettres qui ont traversé le temps pour atteindre cette postérité en laquelle Diderot avait placé sa confiance méritent d'être découvertes ou redécouvertes dans un texte établi au plus près du manuscrit autographe. On peut les lire en continu, suivre la linéarité chronologique d'une histoire de désir et de tendresse, avec ses moments de ferveur, de désarroi, de refroidissement, bref ses intermittences du cœur. On peut aussi aller au hasard – la discontinuité, le disparate y invitent – et choisir de s'arrêter sur telles pages ou sur telles lettres exceptionnelles comme la lettre 13 écrite sur le chemin du retour de Langres et que ponctuent d'allègres « me voici... » « me voici... » ou encore les « volumes » du Grandval où l'épistolier entrelace les voix des hôtes du baron d'Holbach ; c'est déjà la manière de *Jacques le fataliste* qui est en place. De cette lecture naît un véritable plaisir du texte qu'aucune glose ne vient entraver et que sert la mise en page claire et aérée des éditions Non Lieu.

Geneviève CAMMAGRE

Andrew H. CLARK, *Diderot's part*, Ashgate, 2008, 232 p.

Diderot's part, essai d'Andrew H. Clark, qui vient d'être publié simultanément aux Etats-Unis et en Grande Bretagne, comme il est de coutume pour ce type d'ouvrage, est une version remaniée et allégée de sa thèse de Doctorat, présentée sous la direction de J. Lionel Goodman. Cet essai se situe dans le droit fil des études examinant les lignes de cohérence de la pensée de Diderot et réfutant avec succès, soulignons-le, ceux qui continuent à dénier toute portée à sa philosophie, en dénonçant ses « contradictions ». Cet essai prend sens dans un réseau d'études « amies », pourrions-nous dire, études contemporaines, pour la plupart, évoquées et discutées explicitement par A. H. Clark (les nombreuses notes de bas de page, où la discussion se prolonge, en témoignent), études, qui, entre autres, depuis le recueil d'articles *Digression and dispersion*, remarquable à tous égards, mettent en valeur l'unité de l'opus diderotien, en analysant sa fragmentation visible, ses changements de plan discursif, parfois brusques, ou encore ses spécificités énonciatives, en somme ce qui semble révéler, apparent paradoxe, l'absence d'unité de certains ouvrages. Signalons d'emblée qu'A. E. Clark ne s'adresse pas exclusivement ou isolément à un public de spécialistes. L'un des objectifs de son essai est aussi, semble-t-il, de faire percevoir les défilés secrets de

la pensée de Diderot à des étudiants, dont la langue usuelle ou d'origine est l'anglais, qui ne maîtrisent pas nécessairement les subtilités de l'éloquence et de la conversation pratiquées dans les salons philosophiques, mais qui cherchent honnêtement à accéder à ce que nous pourrions nommer une pensée vivante. De ce point de vue, A. E. Clark prolonge explicitement, bien que sur un terrain sensiblement différent, le travail effectué par J. Lionel Gossman, Walter E. Rex, Rosalinda de la Carrera et Wilda Anderson.

L'ouvrage est distribué en trois parties, très bien équilibrées, intitulées « Autonomous Fibers and Secreting Organs », « The Poetics of Order » et « The Figure of Dissonance » (risquons ici quelques traductions « Fibres autonomes et organes sécrétoires », « L(es) poétique(s) de l'ordre », « La figure de la dissonance »). Un passage, figurant dans la conclusion d'étape de « La poétique de l'ordre », mérite d'être cité dans la mesure où il éclaire la thèse centrale de l'essai : « Diderot rethinks the relationship of the *part* and the *whole* points to the activity of the *part* and the continual changing of the *whole* » ; « Diderot repense la relation de la partie et du tout, et souligne le rôle actif de la *partie* ainsi que le changement continu qui affecte le *tout*. Selon lui, cette relation dynamique, mouvante, ne saurait être réduite à un système fermé, où les places seraient fixées une fois pour toutes. » (p. 125). Cette thèse développée par A. E. Clark s'enrichit et s'approfondit, en se nuancant au fil des analyses, par des renvois internes, à la manière d'une mise en abyme. A l'image de ce qui est suggéré dans la citation précédente, qui porte sur les textes de Diderot, l'essai d'A. H. Clark fourmille de renvois internes plus ou moins explicites, qui tissent des liens au cœur de son ouvrage entre chaque partie, invitant à reconsidérer chacune des parties, à partir des éléments nouveaux, qui y sont examinés. Cet ouvrage panache de manière efficace, des aperçus théoriques, inspirés des écrits de Gilles Deleuze, fil rouge philosophique dans le propos d'ensemble, et des analyses de texte précises, problématisées avec netteté, souvent subtiles et très éclairantes. A. H. Clark met en valeur l'instabilité relative, la mobilité concertée des textes de Diderot, en développant la thèse, bien étayée, selon laquelle la relation instable, mouvante, qui s'établit entre « la partie » et « le tout » anime en profondeur les écrits de Diderot. Cette thèse sous-tend fortement l'ouvrage, comme le prouvent, entre autres, dans le chapitre d'amorce, « Repetition and Difference in *Le Fils naturel* », l'analyse du manuscrit du *Fils naturel* comme texte en travail, qui « fonctionne comme un prototype, un *tout* contenant des forces variées et autonomes » (p. 31), et dans le chapitre central, « The Poetics of Order », l'examen des toiles de Vernet comme agrégats de « parties autonomes qui peuvent rivaliser avec le tout » (p. 98). L'objectif plus large, qu'il précise au terme de sa conclusion générale (p. 205) est

d'œuvrer à une analyse nouvelle de ce que sont les Lumières : « Il est désormais nécessaire d'envisager le Siècle des Lumières comme un devenir, et non plus comme l'expression d'un système, d'une raison, comme la somme pure et simple des parties qui le constituent. Il est désormais nécessaire de conserver en mémoire la grappe d'abeilles, qui souligne le caractère momentané de notre unité, de notre autonomie, de notre nécessaire mobilité comme de notre "advenir", et révèle, en même temps le potentiel de dispersion, toujours prêt à surgir, qui nous habite. »

L'ouvrage, clair et bien structuré, d'un maniement et d'un abord agréables, est agrémenté d'une illustration originale, en page de couverture, qui joue sur l'un des thèmes centraux de l'essai : « la dissonance ». Soulignons que ce thème est plus particulièrement abordé dans le dernier chapitre, titré « The Figure of Dissonance », qui, outre l'évocation, qui ne surprendra guère, du *Neveu de Rameau*, fait la part belle aux *Leçons de Clavecin de Bemetzrieder*. Le livre d'A. H. Clark contient également un index thématique et nominatif, très fourni et bien agencé, à double entrée, de douze pages, qui s'avère d'une grande utilité pour découvrir les finesses de l'ouvrage. Cet index est assorti d'une longue citation fort bienvenue de *The Tale of a Tub* de J. Swift, dont nous rapportons ici, pour le plaisir, sans traduction, un court passage : « The most accomplished way of using books at present is two-fold [...] Or secondly, which is indeed the choicer, the profounder, and politer method, to get thorough insight into the index, by which the whole book is governed and turned, like fishes by the tail. »

Indiquons en outre que *Diderot's Part* comporte une bibliographie étoffée, d'environ trois cents titres, qui propose un panorama stimulant d'études et d'ouvrages récents ou marquants sur Diderot, en même temps qu'une série de références à des ouvrages de Deleuze, Foucault et, dans une moindre mesure, Derrida, références qui permettent de cerner le cadre résolument post-moderne dans lequel se situe l'essai. Rappelons ici que cette bibliographie, forcément sélective sur la problématique de Diderot, comme pour d'autres auteurs et sur d'autres sujets, n'a évidemment pas pour visée d'être exhaustive. Toutefois, il peut être permis de regretter l'absence de références à des ouvrages attendus, ceux de F. Spear en particulier, dont la bibliographie monumentale demeure d'une utilité incontestable, alors que, par ailleurs, figure en référence le Cdrom Redon comme moyen d'accès privilégié à l'*Encyclopédie*, version électronique, incontestablement pratique et utile sur certains points, mais qui ne saurait, bien sûr, remplacer la consultation des éditions papier (voir à ce propos *RDE* 30-31). L'une des singularités, ou des « dissonances » de l'essai (pour reprendre un terme, qui a valeur de concept dans l'ouvrage) est d'offrir des citations de nombreux textes de Diderot traduites en anglais, sans que, pour sa part, le texte d'origine soit

citée, si ce n'est en quelques endroits, comme par « inadvertance », lorsqu'une citation de texte d'auteur ou de critique français livre un bout de texte diderotien dans sa langue d'origine. L'impression d'étrangeté se dissipe néanmoins très vite. Les traductions sont de qualité, empruntées, pour certaines d'entre elles, à des écrits de Diderot déjà traduits, comme *The Nun*, et, pour d'autres, produites par un fin connaisseur des ouvrages du philosophe, Charles Wolfe, professeur associé à l'Université de Sydney, auquel il faut, ici, rendre hommage, pour le travail effectué.

Permettons-nous encore quelques remarques, pour certaines un peu critiques certes, mais qui n'enlèvent rien à la très bonne valeur d'ensemble et à l'originalité de l'essai. Après une introduction originale, rompant avec le rôle traditionnellement dévolu à cette entrée en matière, mais, par ailleurs, tout à fait cohérente au regard du propos d'ensemble, l'essai d'A. H. Clark souligne les faiblesses des thèses qui cherchent à démontrer les contradictions et l'incohérence de la philosophie de Diderot. Il débute ainsi par un résumé et une discussion des points de vue respectifs de Colas Duflo et de Pierre Hartmann, qui ont soutenu, l'un et l'autre, bien que dans des perspectives différentes, la thèse d'une cohérence forte de la pensée de Diderot. Cet essai nous conduit ensuite, de façon précise et savante, vers l'approfondissement de l'une des pièces de Diderot, *Le Fils Naturel* et de ses textes d'escorte, la « Préface au *Fils naturel* » et les *Entretiens sur le Fils Naturel*, à partir d'une problématique d'inspiration deleuzienne, autour de la question de l'identité et du variable, de la différence et de la répétition. Cette analyse permet d'ailleurs à A. H. Clark de reconsidérer l'accusation de plagiat et de revenir sur la signification des réécritures des textes divers de l'*opus* de Diderot. Le premier chapitre, post-introduction, « Fibres autonomes et Organes sécrétoires », aborde les ouvrages relatifs à la médecine et à la physiologie, avec un souci louable de mettre en valeur la cohérence conceptuelle du propos de Diderot, en établissant un chassé-croisé, souvent heureux, entre les domaines esthétique et physiologique. Ce chassé croisé, très visible dans ce premier chapitre de l'essai, est, soulignons-le, emblématique de la méthode adoptée tout au long de l'ouvrage. L'amorce analytique de ce chapitre, qui porte sur l'examen diderotien du *Triomphe de Vénus* de Boucher, et son final esthétique, qui met, pour sa part, en relation la structure fragmentaire des *Pensées détachées sur la peinture* et des *Eléments de physiologie*, encadre ainsi un examen de l'argumentaire physiologique de Diderot, qui passe en revue, outre l'usage que Diderot fait des idées de Buffon, Haller et du médecin Bordeu, les liens et les divergences qui peuvent être établis avec les pensées de Whytt et de Brown, pensées moins connues des diderotistes.

Si les analyses sont séduisantes, il faut reconnaître que la problématique d'ensemble écrase parfois un peu les perspectives. Et l'unité de

principe autour des relations de la partie et du tout, à trop la maintenir, devient parfois, dans certains passages, un peu formelle, comme dans le passage qui suit : « This poetics seeks to give new live to forms, and new forms to live ; ans it understands continuity and communication between the *part* and the *whole* and the *whole* and the *part* as a result of the assemblage, negociation, and, at times, subordination of autonomous (discontinuous) individual entities. » (Résistant à la linéarité, Diderot crée une poétique de la physiologie, une poétique qui permet une circulation, historiquement observable des principes du domaine de la physiologie au domaine esthétique. Cette poétique s'attache à donner une vie nouvelle aux formes et de nouvelles formes à la vie ; elle marque une continuité et une communication entre la *partie* et le *tout*, ainsi qu'entre le *tout* et la *partie*, comme résultat d'un assemblage, d'une négociation et, parfois, d'une subordination des entités individuelles autonomes (discontinues)) » (p. 84). Mais il faut remarquer que ces passages sont finalement bien rares et que la partie centrale sur « La poétique de l'ordre », pour sa part, fourmille d'aperçus de grande qualité. Après une mise au point sur ce qui différencie les pensées de Shaftesbury et de Diderot, cette partie propose des analyses d'un grand intérêt, bien que de dimensions réduites, sur Vernet et Fragonard.

D'une façon générale, dans la deuxième et la troisième parties, la part belle est ainsi faite à l'esthétique et à la physiologie, dans ce qui fondamentalement les relie, y compris, quoique de manière moins articulée, sur le plan politique. Il aurait peut-être été utile, par endroits, notamment lors de l'étude sur *La Religieuse*, ou en convoquant le *Supplément au voyage de Bougainville*, de faire porter l'examen sur la vigueur critique de la pensée de Diderot à l'égard des dogmatismes politiques et théocratiques. Il semble, en effet, que la dimension critique, satirique et philosophique, de sa pensée ne peut se réduire au jeu philosophique, certes complexe et éminemment intéressant, qui s'opère entre le tout et la partie, aussi politique soit-il, et dans le rôle déterminant et subséquent du lecteur/spectateur dans la constitution du texte et l'agencement des idées et des séquences argumentées. Si éclairer Diderot à partir de problématiques post-modernes, et souligner les faiblesses d'interprétation totalisantes comme celles de Hegel, a incontestablement des vertus, notamment celles de révéler les ressources de signification de son *opus* et d'en accentuer, par là, la cohérence, en l'interprétant à travers des pensées fortes, comme celle de Deleuze, le risque est aussi parfois d'émousser la puissance d'interrogation propre de ses textes, et d'atténuer ainsi le vertige qu'ils font naître devant un monde, toujours possible, où les théocraties auraient tristement partie gagnée. Diderot s'est risqué en son temps, avant Vincennes, sur ses rivages difficiles et a rappelé que la philosophie à laquelle il s'attelait se mesurait aussi au prix du silence

qu'elle refusait de se voir imposer, notamment en matière de politique et de religion. Mais ces quelques remarques ne doivent rien enlever à la très bonne impression générale qui résulte d'une lecture soignée du bel essai d'A. H. Clark. *Diderot's part* est un ouvrage riche d'analyses, stimulant à tous égards, qui marque d'ores et déjà une étape dans les études sur Diderot.

Franck CABANE

DIDEROT, L'ENCYCLOPÉDIE & AUTRES ÉTUDES, SILLAGES DE JACQUES PROUST. Textes réunis par Marie Leca-Tsiomis avec la collaboration d'Alain Sandrier, Centre international d'études du XVIII^e siècle, Ferney-Voltaire 2010

Pour tous les spécialistes de Diderot, pour tous les dix-huitiémistes mais aussi pour tous les universitaires, la figure de Jacques Proust (1926-2005) conserve une présence singulière. En témoigne ce beau livre préparé par Marie Leca-Tsiomis qui réunit un ensemble d'évocations et d'études variées suscitées par le souvenir du grand professeur et du grand critique. Les cinq années écoulées depuis sa disparition permettent de donner à cet hommage quelque chose qui va plus loin que la piété et le culte du souvenir, la prise en compte d'un apport intellectuel et moral encore vivant, nous l'espérons, dans l'université française. Un premier ensemble d'études nous présente quelques aspects de la biographie intellectuelle de Proust. Nous découvrons en effet, derrière la figure du savant ou de l'universitaire, celle d'un intellectuel, au sens français du mot. Non pas, certes, d'un de ces intellectuels médiatiques qui occupent le devant de la scène mais celle d'un savant qui ne conçoit pas sa pratique sociale, son écriture et sa recherche en dehors du monde et de la société dans laquelle elles agissent. Le jeune intellectuel communiste, décrit par Ludmila Wolfzun et Hisayasu Nakagawa, celui que nous découvrons au fil d'une correspondance avec Vladimir Lublinsky est un homme exigeant, porteur d'une ambition et d'une volonté d'ouverture à un monde auquel la guerre froide ne donnait qu'un accès limité et piégé par les communistes français ou russes. Cette ouverture était aussi pour lui, comme pour tant d'autres, un moyen de donner, au lendemain de la guerre, une « respiration » à une université française en quête de renouvellement, au sens générationnel, moral et scientifique. Toute cette période fut marquée par des travaux passionnants, diffusés par des revues comme *Europe* ou par la collection des « Classiques du peuple », qui proposait à côté d'auteurs célèbres réinterprétés, des éditions de textes peu connus alors, comme ceux de Morelly, La Hontan, Condorcet ou Diderot. Intéressé par le travail de quelques grands chercheurs russes, Jacques Proust prit conscience des persécutions policières dont ils étaient

victimes, ne se laissa nullement leurrer par le discours officiel et comprit très vite que l'Union soviétique utilisait la référence aux Lumières comme un écran et non comme un appui pour une pensée vivante. Sa rigueur ne s'accommodait d'aucun compromis et son attachement aux Lumières était intimement lié à sa réflexion scientifique et aux combats actuels, menés dans la société française par les forces de gauche. Le professeur, évoqué par un de ses plus célèbres élèves japonais, Yoichi Sumi, était lui aussi surprenant. Le programme de ses séminaires suivait certes le fil de sa recherche vivante, mais était ouvert à celle de ses doctorants qui y intervenaient. Proust avait le souci de la pédagogie et tenta, avec un succès très relatif, des expériences anti-mandarinales, dans l'esprit des années 60-70. C'est enfin l'homme rigoureux et généreux qui explique le savant et l'intellectuel.

Un ensemble de contributions très solides, dont la qualité scientifique fait honneur à Jacques Proust, sont ici réunies. Ce sont d'abord des études sur Diderot. Un premier aspect de l'œuvre du philosophe, cardinal, est analysé par Georges Benrekassa, la « philosophie du conteur ». Elle est éclairée par la distinction de la voix, de la fonction et du rôle dans la répartition de l'énonciation narrative et discursive. On a souvent souligné l'importance du dialogique dans l'œuvre de Diderot et Georges Benrekassa, à la suite de Proust qui avait donné une magnifique édition critique des contes, explore à son tour la poétique des contes, selon une approche originale, non bakhtinienne. Diderot procède au montage d'une « scène philosophique », où les pensées refusent de se résoudre en une pensée assertorique unique et où la voix et son écoute mettent en jeu, à son tour, l'activité philosophique du lecteur. Muriel Brot propose une analyse très convaincante de Diderot historien – on hésite à dire de « l'œuvre historique de Diderot ». Car Diderot, s'il se fait historien dans l'*Essai sur les règnes de Claude et de Néron*, se remet en cause lui-même et, dans le même mouvement, s'en prend à la dimension moderne de l'histoire et aux promesses de vérité qu'elle ne peut jamais tenir. Une histoire désenchantée, avant même de naître, laisse place à une histoire philosophique, morale, et surtout politique. Les rapports de Diderot avec Rousseau, avec Sénèque et la posture philosophique se trouvent ainsi éclairés par la relation à l'histoire. C'est le même aspect de l'œuvre diderotien qu'évoque Gianluigi Goggi qui analyse les contributions du philosophe à l'*Histoire des deux Indes*. L'approche est ici philologique : avec une rigueur que Proust eût admirée, Goggi montre tout le parti qu'on peut tirer de l'analyse d'un document du Fonds Vandeul pour dessiner précisément les contours des contributions de Diderot dans l'œuvre collective.

Un second massif se présente à la suite : quatre beaux articles sur l'*Encyclopédie*. Est-il nécessaire de dire ici tout ce que doivent à Proust

toutes les études des trente dernières années sur l'entreprise intellectuelle majeure du XVIII^e siècle ? Alain Cernuschi et Ann Thomson analysent à leur façon la constitution du texte encyclopédique, ce que Proust appelait d'un terme apparemment désuet à l'époque de la vogue théorique de nos études, mais absolument irremplaçable si l'on y réfléchit, « la facture » de l'œuvre, du texte : sa composition, sa documentation, la réutilisation des apports extérieurs, la « reprise » et ses effets, la stratégie des articles. Madeleine Pinault-Sorensen nous invite à une visite – aussi surprenante qu'érudite – du vaste musée graphique que constituent les volumes de planches, portant le regard sur des thèmes inattendus, les marques de Dieu et du roi. Georges Dulac analyse à la fois la manière dont la Russie est présentée et documentée dans les encyclopédies du XVIII^e siècle et la part que la Russie a prise à diverses tentatives encyclopédiques. En marge de cette section, Béatrice Fink évoque la présence du thème gastronomique dans le *Dictionnaire æconomique* de Noël Chomel, qui lui avait été signalée par Jacques Proust, et Piotr Zaborov le succès des éloges de Thomas en Russie.

Une dernière partie de ce volume évoque les excursions ou les voyages de Proust vers d'autres écrivains ou d'autres domaines de recherche que celui auquel il avait consacré l'essentiel de son œuvre. Gabrielle Chamarat fait ressortir l'intérêt aujourd'hui encore de l'article fondamental que Proust a consacré en 1967 à *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, dans lequel il se saisissait des plus récentes mutations de la critique pour montrer comment Flaubert s'était fait le plus subtil des historiens en inventant une forme sens géniale. Jean-Claude Bonnet évoque l'intérêt de Proust pour Colette et retrace avec une grande finesse les liens et la parenté secrète de l'auteur de *Sido* et de *Claudine* avec Diderot. Shin-Ichi Ichikawa et Motoichi Terada mettent l'accent enfin sur la dernière partie des études menées par le critique, celles qu'il a consacrées à la relation entre l'Europe et le Japon pour lequel il a éprouvé un intérêt passionné. Sa curiosité insatiable et son honnêteté intellectuelle l'ont conduit, dans les textes qu'il a consacrés au Japon, à une double démystification, celle qu'opère un occidentalisme de la vision tout comme celle qui résulte d'un orientalisme symétrique. « Au prisme du Japon », l'Europe apparaît non comme une totalité mais dans la diversité de ses aspects, de ses langues, de ses cultures, de ses pratiques. Une Europe Babel dont émergent cependant quelques figures marquées par une humanité dont Motoichi Terada souligne l'universalité, comme ce Caron, commerçant et diplomate laïc hollandais, protestant d'origine française, qui vécut au 17^e siècle, épousa une Japonaise et sut si bien dépasser les clivages entre les cultures que Proust pouvait y voir son propre miroir.

Pierre FRANTZ

Sophie CHAUVEAU, *Diderot, Le Génie débraillé – les années bohème*, roman, Paris, éditions SW Télémaque, 2009, 314 p.

Comme pour exaucer le vœu que nous formulions dans le précédent numéro de *RDE*¹, celui de pouvoir lire un jour une vie de Diderot capable de mettre en valeur les caractéristiques romanesques de celle-ci tout en respectant sa vérité scientifique, la romancière Sophie Chauveau vient de soumettre à ses lecteurs une évocation romancée de la jeunesse de Diderot d'autant plus attendue qu'elle traite de cette partie la plus obscure, la moins connue de la vie du philosophe².

Mais comme l'art est difficile... Nous avons déjà reproché à Raymond Trousson ses excès de romanesque dans la solide biographie qu'il consacrait en 2005 à Diderot chez Tallandier et qui devait remédier au défaut de réédition de celle de Wilson³. Que dire alors, non pas du romanesque, puisque c'est la loi du genre, mais de la fantaisie, du caractère erratique, débridé, échevelé, débraillé précisément qui préside à l'évocation de la bohème diderotienne dans ce roman ? Faut-il reprocher à cet ouvrage ce parti pris dont il tire précisément son projet, son ton et son titre ? La couleur est affichée, revendiquée : faut-il le lui en tenir rigueur ? Mais alors, il n'y aurait donc plus qu'à s'incliner devant tant de liberté prise par rapport au sujet ?

Examinons donc plutôt d'abord ce projet. Evoquer un Diderot *débraillé*, est-ce, par égard, par générosité pour son lecteur, lui faire l'offrande de ce qu'on n'a jamais su, de ce qui serait demeuré caché, inconnu jusqu'ici ? Un Diderot authentique, sans fard, littéralement *sans braies*⁴, dans toute la nudité de sa joyeuse bohème, de ses premières expériences intellectuelles, sentimentales et sexuelles ? Or Diderot lui-même a-t-il été si avare de confidences ? Non, à en juger par ses propres témoignages, parfois complaisants, laissés dans les *Salons* ou les *Lettres*, notamment à Sophie Volland. A cela près qu'en effet, il nous manque bien

1. *RDE* n° 44, 2009, p. 277-279, compte rendu du roman de Peter Prange, *Sophie la libertine*, titre original *Die Philosophin*, traduit de l'allemand par Jean-Marie Argelès, éditions du Rocher, 2006.

2. « Cette période de sa vie est un désert quant aux documents, peuplé de mirages fugaces et capricieux, de rares oasis d'événements invérifiables, sur lesquels le chercheur assoiffé trébuche alors même qu'il allait expirer » (Arthur M. Wilson, *Diderot, Sa vie et son œuvre*, Oxford University Press, 1955 ; pour la traduction française, Paris, Laffont et Ramsay, 1985, p. 21). On avait oublié le style naïvement inimitable de Wilson, lui aussi rattrapé par la tentation du style fleuri dans le discours biographique...

3. Dans *RDE* n° 40-41, octobre 2006, p. 296-300. Mais ne vaudrait-il pas mieux, effectivement rééditer Wilson ? C'est ce que nous appelons de nos vœux pour 2013, à titre de contribution aux commémorations du Tricentenaire de la naissance du philosophe.

4. *Débraillé* : de braies, « pantalon ample, en usage chez les Gaulois et les peuples germaniques » ; « dont les vêtements sont en désordre, ouverts ou mal fermés » (*Le Robert*).

des informations sur le détail de ces années de bohème. Mais est-ce au romancier de les inventer, de les reconstituer de toutes pièces ? Ainsi, est-on bien sûr que le jeune Denis fut amoureux d'Hélène Brûlé, la servante au grand cœur qui monta par deux fois à pied de Langres à Paris pour lui confier quelque argent, au moment de son plus grand dénuement (premier chapitre, intitulé « Première fugue ») ? Plus important, est-on certain qu'il fit ses études à Louis-le-Grand, avant d'en être chassé pour se réfugier au collège d'Harcourt (p. 45) ? Ce point, comme le souligne Wilson⁵, est capital pour comprendre ce que fut la formation de Diderot, pour s'assurer notamment de ce basculement décisif du l'enseignement jésuite vers l'enseignement janséniste, mouvement sur lequel semble s'appuyer le roman. Ces approximations risquent de brouiller encore davantage une période mal éclaircie, dont c'est le rôle de l'historien, plus encore que du romancier-biographe, de dissiper les zones d'ombre.

Mais peut-être s'agit-il, dans ce projet inédit, d'utiliser le titre du roman dans son sens oxymorique : Diderot serait un *génie débraillé* ; génie certes, mais débraillé, sans mœurs, sans retenue, en toute liberté, voire en tout libertinage. On voit que l'ouvrage joue sur la double ambiguïté qui continue de planer sur l'œuvre du philosophe, soupçonné d'abord de contredire par ses actes son aspiration permanente à la vertu – accusation qu'il lançait d'ailleurs lui-même à Rousseau : « Il est difficile qu'un homme écrive sans cesse des paradoxes, et qu'il soit simple dans ses mœurs » (lettre à Sophie Volland du 26 mai 1759⁶). Or Diderot n'était-il pas fasciné lui-même par l'image d'un Racine méchant homme, préférant ouvertement chez celui-ci le génie à la sagesse ? Second soupçon : Diderot, malgré tout son génie, n'aurait su produire qu'une pensée désorganisée, confuse et pour tout dire, « décousue » comme son costume. Ce « débraillé » au double sens du terme, devenu aujourd'hui sympathique par un retournement idéologique issu du mouvement libertaire et des idées de mai 1968, peut attirer il est vrai de nouveaux lecteurs, et rendre le directeur de l'*Encyclopédie* presque aussi séduisant, en s'en tenant à certains clichés, que « Rousseau le rebelle », ou « Sade le révolté ». Cette image artificielle contribue pourtant à compromettre une pensée au sein de laquelle plus que jamais, la recherche d'unité et de cohérence est à l'œuvre.

Mais formons une troisième hypothèse, plus favorable à ce projet romanesque. L'adjectif « débraillé » en effet ne surgit-il pas de l'œuvre

5. *Ibid.*, p. 22.

6. « On peut donc être éloquent et sensible sans avoir ni principes d'honneur, ni véritable amitié, ni vertu, ni véracité ! Cela me fâche bien. Si cet homme n'a pas un système de dépravation tout arrangé dans sa tête, que je le plains ; et s'il s'est fait des notions de justice et d'injustice qui le réconcilient avec la noirceur de ses procédés, que je le plains encore ! Dans l'édifice moral tout est lié. » (*ibid.*)

même, d'où Sophie Chauveau, mue par une intuition tout à fait originale, a pu le tirer. Il existe bien chez Diderot une volonté persistante de retrouver dans l'écriture, mais aussi dans son mode de vie, son *ethos*, une immanence, une forme de vérité vierge et de poésie native. Cette esthétique de l'instinct, il la tire, selon l'inspiration, des Anciens, de la littérature exotique (la poésie d'Ossian, celle du poète persan Saadi), de la vie rustique, ou de la fréquentation simple de personnes aimées, pour lesquelles il consent à se représenter non pas dans le plus simple appareil, mais dans un négligé étudié qu'il appelle, de façon plus virile, le *débraillé* : « Je suis représenté la tête nue, en robe de chambre, assis dans un fauteuil, le bras droit soutenant le gauche, et celui-ci servant d'appui à la tête, le col *débraillé*, et jetant mes regards au loin, comme quelqu'un qui médite » (description du portrait peint par Garand pour M^{me} d'Epinay, et destiné à Grimm ; lettre à Sophie du 17 septembre 1760)⁷.

Cette forme de nudité étudiée correspond à un idéal esthétique qui se précisera dans les *Salons* : « Pourquoi ne pas *débrailler* ce saint ? Pourquoi n'en vois-je ni la poitrine ni le cou ? » (*Salon de 1765*). On aura remarqué, dans ces deux dernières occurrences, que la nudité ne correspond pas chez Diderot à un « en dessous de la ceinture » conforme à l'étymologie, mais à une échancrure du cou qui libère la respiration, dégage la tête, bref laisse respirer le génie et exalte les passions. Ce nouveau sens est d'ailleurs conforme à celui défini par Littré (*débrailler* : « rendre débraillé : déranger la mise⁸ »), qui cite précisément à titre d'exemple Diderot, dans sa formule du *Salon de 1765*.

Si le roman de Sophie Chauveau se met au diapason de cette nouvelle acception toute diderotienne du *débraillé*, alors elle aura retrouvé avec finesse l'une des aspirations de Diderot à fournir une image de soi, une vérité – *alethéia* – qui soit de l'ordre d'un dévoilement inattendu, mais conforme à ses aspirations les plus secrètes. Un sens surpris, ravi, arraché à l'individu dans un de ses moments paradoxalement prémédités de relâchement, presque d'abandon, et qui laisse transparaître le génie sous sa forme inspirée et passionnelle. Toutefois le risque est grand, dans l'esprit du public auquel ce livre s'adresse, d'interpréter ce *débraillé* comme le masque habituel d'un relâchement des mœurs et même d'une quête machiavélique du plaisir, qui est la forme sous laquelle ce public interprète la notion de libertinage.

Si nous nous permettons d'insister sur ce point qui paraît fort trivial, c'est que l'image du philosophe Diderot n'a que trop souffert

7. C'est nous qui soulignons, de même qu'*infra*.

8. Sens 2, emploi intransitif, précédé du sens 1, emploi réfléchi : « débrailler (se) : déranger d'une manière peu convenable les vêtements qui couvrent la poitrine et le ventre. Il se débraille à chaque instant » (Littré).

d'un malentendu hélas vite instauré auprès d'une certaine frange de la postérité, qui ne sut lire son œuvre qu'à travers le prisme de la vulgarité. Cette vulgarité, qu'il avait voulu au contraire rejeter, par son aspiration à la vertu, bien loin de lui, en construisant ce modèle irréprochable qu'on voit progressivement s'édifier à travers sa correspondance⁹, il se l'attirait dans le même temps par son obsession à « rester lui-même » à l'intérieur de ce modèle drapé de philosophe vertueux, en cultivant une forme de simplicité, de prosaïsme et d'élégante obscénité qu'une épistolière comme Sophie, par exemple, grande lectrice de Montaigne, admettait parfaitement.

Toutefois, le prude XIX^e siècle ne fut pas si tolérant, et l'aristocratique Barbey d'Aurevilly se fit fort, malheureusement, de flairer en Diderot le « Monsieur Prudhomme » que Flaubert avait vu en Homais, à la lecture précisément de cette correspondance dont on se mit à tirer sur les traces de Sainte-Beuve – à tort ou à raison – une grande partie de « l'homme Diderot » : Prudhomme anticipé, réduit à Platon ! L'amour solennellement et mélancoliquement fidèle, qui revient dans toutes les lettres de Diderot à mademoiselle Volland, comme le bruit d'un homme attendri qui se mouche [...], cet amour n'a d'égal en bourgeoisisme que la gaîté de Diderot, quand il est en gaîté... et qu'il se *débraille* avec les dames, car on s'y *débraillait* dégoûtamment chez le baron d'Holbach ; et alors, ce n'est plus le Satyre effréné poursuivant la Bacchante, qu'il eût aimé à peindre dans ses livres, ce toqué de mythologie érotique, mais c'est le cynisme à froid qui se permet les plaisanteries les plus abominablement grasses d'un bourgeois en veine d'obscénité¹⁰.

C'est pour que ce genre de propos ne puisse plus jamais revenir sous la plume d'un critique, si talentueux soit-il – et Dieu sait que Barbey avait du talent ! – qu'on ose ici ces quelques remarques à leur tour un peu prudes, et qui peuvent donner l'impression qu'on cherche à embaumer dans la rose l'irréductible Diderot. C'est aussi pour cette raison qu'on se permet de lire avec quelque sévérité ce (trop) rare ouvrage romanesque consacré au philosophe, en traquant l'inexactitude, la maladresse et la facilité¹¹. Mais c'est pourtant avec un certain plaisir et une tendresse non

9. Voir Geneviève Cammagre, *Roman et Histoire de soi. La notion de sujet dans la correspondance de Diderot*, Paris, Champion, coll. « Les Dix-huitièmes siècles », n° 48, 2000.

10. Jules BARBEY d'AUREVILLY, *Goethe et Diderot*, Paris, Dentu, 1880, repris dans BARBEY d'AUREVILLY, *Contre Diderot*, Bruxelles, éd. Complexe, coll. « Le Regard littéraire », 1986, p. 126-127.

11. Ainsi, au fil de la lecture de ce Diderot, Le génie débraillé : « La Henriade », « dernière pièce de Voltaire », en « cinq actes ! » (p. 75) ; p. 163, en exergue au chapitre 10 consacré à l'épouse Antoinette, la maladroite citation d'une lettre à Sophie, sa rivale (« Partout où il n'y aura rien, lisez que je vous aime », extrait du billet du 10 juin 1759) ; un peu plus loin, le personnage du neveu du grand Rameau curieusement décrit comme agissant « avec la dignité d'un prince de ligne » (p. 221)... etc.

feinte qu'on a parcouru ces pages ; et l'on partage avec Sophie Chauveau l'enthousiasme qu'elle a porté à son sujet, car elle a su analyser avec une véritable finesse des pans entiers non élucidés, voire un peu tabous, de la vie de l'écrivain, comme la mésentente progressive avec l'épouse Antoinette (chapitres 11, 12, 13). On lui saura gré aussi de faire suivre la fin de ce premier volume d'un texte tiré du *Neveu de Rameau* à nouveau récemment adapté pour le théâtre ¹², ainsi que d'une très honorable chronologie. Avouera-t-on qu'on attend avec une presque impatience la suite de ce volume : par exemple, *Diderot, le génie embrasé*, les années de maturité ?

Odile RICHARD-PAUCHET

Guillaume-Thomas RAYNAL, *Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Edition critique. Comité éditorial composé d'Anthony Strugnell (dir.), Andrew Brown, Cecil Patrick Courtney, Georges Dulac, Gianluigi Goggi et Hans-Jürgen Lüsebrink. Tome I. Ferney-Voltaire, Centre international d'études du XVIII^e siècle, 2010.

Contient : Livre I. *Découvertes, guerres & conquêtes des Portugais dans les Indes Orientales*, éd. Peter Jimack ; II. *Etablissemens, guerres, politique & commerce des Hollandais dans les Indes Orientales*, éd. Guido Abbattista ; III. *Etablissemens, commerce & conquêtes des Anglois dans les Indes Orientales*, éd. Anthony Strugnell ; IV. *Voyages, établissemens, guerres & commerce des François dans les Indes Orientales*, éd. Florence De Souza ; V. *Commerce du Danemarck, d'Ostende, de la Suède, de la Prusse, de l'Espagne, de la Russie, aux Indes Orientales*, éd. Muriel Brot ; index de Raynal ; variantes ; les contributions de Diderot aux livres I-V par Gianluigi Goggi. xxxi 770 pages.

RAYNAL et BONNE, *Tableaux, atlas et cartes de l'Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes*. Reproduction en fac-similé des éditions de 1774 et 1780. Présentation et notes par Andrew Brown. Ferney-Voltaire, Centre international d'études du XVIII^e siècle, 2010.

Le premier volume de la nouvelle édition, si souhaitée et attendue, de l'*Histoire des deux Indes* est paru et on doit s'en féliciter. Première édition critique et aussi première édition complète moderne, la précédente remontant à 1820, cette très grande entreprise internationale à laquelle collaborèrent une trentaine de chercheurs comptera quatre volumes renfer-

12. Adaptation par Olivier Beaumont, Nicolas Marié et Nicolas Vaude (Théâtre du Ranelagh, Paris, 2009).

mant les dix-neuf livres du texte de Raynal et deux volumes complémentaires dont l'un, celui de l'*Atlas*, vient également de paraître.

Le texte choisi pour cette édition de l'*Histoire des deux Indes* est celui de la dernière édition révisée par Raynal, en 1780. Mais les éditions précédentes (1770, 1774) sont présentes grâce aux variantes, de même que sont signalées dans le texte, par des appels de notes, les contributions de Diderot.

Ce premier volume contient les cinq premiers livres, consacrés aux établissements européens aux Indes orientales, respectivement à ceux des Portugais, puis des Hollandais, des Anglais, des Français, le dernier traitant du Danemark, d'Ostende, de la Suède, de la Prusse, de l'Espagne et de la Russie. Confié aux meilleurs spécialistes, ce volume dense mais aux pages aérées, est un modèle tant pour ce qui concerne les introductions particulières à chaque livre que pour les annotations précises, judicieuses, émanant d'une érudition exacte et jamais pesante. La lecture désormais aisée de cette vaste histoire du commerce international au XVIII^e siècle est passionnante, et, après un si long temps de relégation, l'intérêt qu'elle suscite et dont témoignent les travaux de recherche déjà en plein essor ne pourra que se développer.

Osera-t-on, concernant une si remarquable édition, émettre une suggestion : celle d'une introduction historique qui permette de situer dans son contexte l'*Histoire des deux Indes* elle-même. Mais sans doute faudra-t-il attendre un volume suivant, c'est-à-dire l'avancement de l'édition en cours.

Quant à ce qui concerne plus particulièrement notre revue, à savoir la collaboration de Diderot, les apports de cette édition me paraissent tout à fait essentiels, notamment grâce à G. Goggi à qui l'on doit la liste détaillée des contributions du philosophe à ces quatre premiers livres. Mis à part les interventions authentifiées en quelque sorte par les manuscrits du fonds Vandeul, on sait que de nombreuses autres interventions eurent lieu, notamment dans l'édition de 1780 d'*HDI*. Celles qui peuvent « avec vraisemblance être attribuées à Diderot », formule qui évoque celle de John Lough et Jacques Proust dans le cas, homologue, des articles non signés de Diderot dans la seconde partie de l'*Encyclopédie* (DPV, V) sont signalées ici, avec les références qui justifient ces choix convaincants.

On a, durant de longues années, considéré que la contribution de Diderot était uniquement faite d'ajouts philosophico-politiques, nés de la lecture du texte de Raynal, et constituant une écriture en marge ou « fragmentaire ». Mais les travaux de G. Goggi ont, depuis, montré que Diderot avait été bien plus amplement impliqué dans l'ouvrage, notamment parce qu'il avait aussi collaboré à la préparation du texte, à la recherche des sources, et ce dès la première édition de l'*HDI*. Et, comme

Goggi le souligne à nouveau dans son introduction, l'intervention du philosophe, dans « l'exercice de l'éloquence qui marque l'introduction d'un point de vue politique », subvertit le sens général de l'*Histoire des deux Indes* « jusqu'à transformer le texte de l'abbé Raynal en véritable "machine de guerre" » (Goggi, xxxiii). Le système des annotations qui fournit aussi souvent que possible les sources donne mainte occasion de le vérifier : voir par exemple la véhémence exhortation diderotienne comparée à sa source chez Bolts, à la fin du livre III.

Quel intérêt considérable enfin pour nous de pouvoir lire désormais ces interventions diderotiennes au sein même de l'ouvrage auxquelles elles appartiennent et non plus par bribes ou comme des pensées détachées ! Tout change de notre regard et de notre lecture grâce à cette re-contextualisation.

En même temps que ce premier volume, est publié le superbe fac-similé des cartes et des tables publiées dans l'*Atlas* paru en 1780 sous la signature de Raynal et Bonne. Andrew Brown accompagne des notes nécessaires cette reproduction d'un format exceptionnel (27 × 37), quasiment celui du petit *in-folio*.

Marie LECA-TSIOMIS

Jean Le Rond D'ALEMBERT, *Œuvres complètes*, V, *Correspondance générale*, 1, *Inventaire analytique de la correspondance, 1741-1783*, Edition établie par Irène Passeron, avec la collaboration de Anne-Marie Chouillet et Jean-Daniel Candaux, Paris, CNRS Editions, 2009, LXXVIII - 660 p.

Depuis près de vingt ans, puisque officiellement créé en 1992 sous la forme d'un GDR du CNRS, le Groupe D'Alembert travaille à une édition des *Œuvres complètes* du mathématicien philosophe. Ce sera la première publication à mériter vraiment ce titre car dans les deux éditions très antérieures (Bastien, 1805 ; Belin et Bossange, 1821-1822) qui se prétendaient « complètes » les écrits scientifiques étaient soit omis, soit réduits à leurs introductions, tandis que la correspondance s'y trouvait dans les deux cas appauvrie par rapport au nombre de pièces déjà connues, et dans le second cas, en revanche, « enrichie » de textes apocryphes... Aussi ambitieuse que d'autres grandes entreprises éditoriales actuellement en cours, *OC* de Diderot ou de Montesquieu, par exemple, celle-ci doit se subdiviser en cinq séries : I *Traité et mémoires mathématiques, 1736-1756* ; II *Articles de l'Encyclopédie* ; III *Opuscules et mémoires mathématiques, 1757-1783* ; *Ecrits philosophiques, historiques et littéraires* ; V *Correspondance générale*.

Le premier volume de cette cinquième série qui en comptera douze succède aux trois volumes de la série I et au volume de la série III déjà parus depuis 2002. Il annonce près de 2200 lettres écrites ou reçues par

D'Alembert, soit sensiblement plus que le nombre de 2038 donné en deux fois (*SVEC*, 245, 1986 et *ibid.*, 267, 1989) par John Pappas, bien que, pour des raisons diverses (fausse identification, fausses références, textes non épistolaires, etc., et surtout doublons), les nouveaux éditeurs éliminent 151 numéros des listes précédentes.

L'importance de cet ensemble est à apprécier par rapport à d'autres corpus épistolaires de l'époque : très loin des 15000 lettres du seul Voltaire réunies – à l'exclusion des lettres reçues de ses correspondants – dans les treize volumes de l'édition Besterman de la Pléiade ; mais nettement devant les 950 numéros de l'édition Roth – Varloot de la *Correspondance* de Diderot ou les 826 atteints au total pour Montesquieu par l'édition Masson et les inédits publiés en 1982 par René Pomeau (les *OC* de Montesquieu en cours de publication apporteront de nouveaux textes, mais en nombre probablement limité). Le recensement des 2200 lettres du corpus D'Alembert a par ailleurs nécessité, vu leur dispersion, un effort de recherche que présente sobrement Irène Passeron dans son introduction à l'*Inventaire analytique*. Car les sources de l'édition qui prend son élan avec ce volume panoramique sont multiples : archives académiques (Académie française, Académie royale des sciences), archives de la Maison du Roi, à laquelle les Académies étaient rattachées ; fonds Samuel Formey de deux bibliothèques allemandes, correspondance de Frédéric II, Euler, Voltaire (plus de 500 pièces), Gabriel Cramer, Lagrange, du milanais Paolo Frisi (Milan, Londres etc.), de Catherine II, David Hume (Edimbourg), de catalogues de ventes et collections d'autographes, etc. Certaines lettres sont publiées dans des séries d'*Œuvres posthumes*, ou « complètes » de la fin du XVIII^e siècle, dans des recueils biographiques ou épistolaires de l'époque révolutionnaire et impériale (par exemple la *Correspondance inédite de M^{me} du Deffand*, 1809), dans les deux premières éditions des *Œuvres* de D'Alembert déjà mentionnées, dans de grandes éditions du XIX^e siècle (Buffon, Frédéric II, M^{me} du Deffand, Catherine II, Grosley, Lagrange) ; d'autres lettres ont été éditées en série ou isolément aux XIX^e et XX^e siècles, ou recueillies dans les grandes éditions savantes du XX^e s.

Cette diversité d'origine renforce la pertinence de la question sur laquelle s'ouvre (p. XIII) l'Introduction générale : « Qu'est-ce qu'une lettre ? ». Les frontières se brouillent en effet quand, à côté du cas évident d'envoi d'un particulier à un autre, surgissent en nombre des « Lettres » adressées à des périodiques, des ouvrages et brochures auxquels le goût du moment donne fictivement une forme épistolaire – par exemple la *Lettre à D'Alembert sur les spectacles* – des épîtres dédicatoires, des lettres écrites par D'Alembert au nom de l'Académie française etc., soit 112 lettres dites « ostensibles » répertoriées en Appendice, de même que le sont en deux Annexes 14 lettres apocryphes et les lettres « non retenues » issues de

l'inventaire Pappas. Ces Annexes et cet Appendice sont immédiatement précédés d'une liste de 21 lettres « non datables à l'année près ».

L'ensemble principal de « lettres privées » datées ou datables est présenté dans l'ordre chronologique, avec une répartition par année évidemment irrégulière et dont on ne peut rien conclure d'assuré, s'agissant bien entendu des seules lettres conservées (on regrettera de ce point de vue l'exclusion de principe des « fantômes » ou traces éventuelles dans d'autres documents de lettres disparues). La moyenne est ici toute proche de 50 lettres par an, mais les chiffres lui sont constamment inférieurs jusqu'en 1762, nettement supérieurs au contraire à partir de l'année suivante, avec des maxima de 124 lettres en 1770, 112 en 1773, 100 en 1766 (voir aussi Tableau I, les Tableaux II, III et IV rendant visible cette répartition chronologique des échanges quand le correspondant s'appelle Frédéric II, Voltaire ou Lagrange).

Après la date et le nom du destinataire ou de l'auteur, chaque notice fait mention de la source, de la localisation du manuscrit, et/ou des éditions antérieures, ainsi que de l'incipit. Suit, en quelques lignes, une brève mais précise analyse de contenu... particulièrement propre à faire patienter le lecteur des volumes à venir, ou plutôt à aiguïser son appétit.

Les XIII pages d'illustrations données au début sont des photographies de manuscrits. On retiendra notamment (n° X) le contraste entre l'écriture régulière, fine, serrée, mais très lisible, du géomètre et la grande écriture, hâtive, un peu désordonnée, de Julie de Lespinasse. Enfin les Index – *Correspondants*, *Noms cités*, *Ouvrages de D'Alembert cités*, sur lesquels se termine ce remarquable volume achèvent d'en faire le plus commode des instruments de travail. Est-il indifférent de savoir, par exemple, que les correspondants de D'Alembert, personnes physiques et personnes morales, sont plus de quatre cents, depuis un obscur professeur de mathématiques du collège d'Auxerre jusqu'aux plus grands savants européens, sans oublier les têtes couronnées de Prusse et de Russie ? A lui seul le *réseau D'Alembert* ainsi révélé, deux fois plus riche que le réseau Montesquieu, mériterait l'étude spécifique que la superbe publication entreprise par le Groupe D'Alembert du CNRS rendra possible, et permet dès maintenant d'esquisser.

Jean EHRARD

Michel LE GUERN, *Nicolas Beauzée, grammairien philosophe*, Paris Champion, 2009

En 1756, à la mort de Dumarsais, premier grammairien de l'*Encyclopédie*, Douchet et Beauzée, professeurs à l'Ecole Royale Militaire,

priront sa suite. Si Douchet ne collabora apparemment qu'au tome VII, Beauzée mena jusqu'au dernier volume une abondante contribution qu'il poursuivit ensuite dans la *Méthodique*. Sur Beauzée et sur sa *Grammaire générale* (publiée en 1767), on connaissait notamment les travaux S. Auroux. L'ouvrage que Michel Le Guern vient de consacrer à ce très important grammairien renouvelle l'approche de son oeuvre. « Ce qui rend intéressant le système de Beauzée, c'est sa composante sémantique trop souvent masquée dans la grammaire générale », souligne M. Le Guern. Et, plutôt que sur le long et diffus traité de la *Grammaire générale*, il appuie essentiellement son étude sur les articles encyclopédiques, car « les contraintes inhérentes à l'article de dictionnaire ont conduit Beauzée à écarter les longueurs inutiles » ; ce choix est légitime, d'autant que nombre de ces articles ont été repris dans le traité de 1767.

L'ouvrage passe en revue les vues de Beauzée sur les différentes parties de la grammaire (phonétique, orthographe, catégories morphologiques, genres, nombres, personnes, temps et modes, syntaxe et construction) sans cependant s'y limiter. Le Guern s'y intéresse aussi à la composante rhétorique du langage chez Beauzée et il fournit au lecteur d'utiles mises en perspective, notamment sur la tradition grammaticale dans laquelle Beauzée s'inscrit (Dumarsais, Girard). Mais aussi sur les débats et polémiques qu'il mena, en particulier, sur la question de l'inversion, avec Batteux auquel Beauzée, contrairement au Diderot de la *Lettre sur les Sourds et muets*, fut opiniâtrement hostile.

M. Le Guern met en relief les intéressantes contradictions internes à la réflexion du grammairien, soulignant notamment que, malgré sa visée généraliste, Beauzée réfléchit en français et que ses analyses, malgré qu'il en ait, s'en ressentent : témoin son examen du présent verbal, qui n'est si perspicace que pour le français et dont la finesse annonce, si l'on peut dire, la théorie des valeurs d'emploi de Gustave Guillaume.

Ceci dit, je ne partage pas le point de vue de Le Guern lorsqu'il affirme que « B. semble être à l'unisson avec le groupe des Encyclopédistes ». Qu'il y ait eu des points d'accord entre les Encyclopédistes, quel que soit leur domaine d'intervention, est une évidence, mais de là à parler d'unisson... ! C'est réduire la diversité, parfois radicale au contraire, des points de vue que défendirent les différents collaborateurs du *Dictionnaire raisonné*. Et, en matière de langue, il suffit de comparer deux articles fondamentaux, ETYMOLOGIE de Turgot et LANGUE de Beauzée pour s'en convaincre. L'article de Turgot, profondément novateur, démontre l'utilité de l'étymologie et la nécessité de la dimension historique pour la connaissance des mots et de leur origine : « Ceux qui observent la marche de l'esprit humain [...] doivent marcher sans cesse le flambeau de l'étymologie à la main, s'ils ne veulent pas tomber dans mille erreurs ». A quoi Beauzée réplique, dans l'article LANGUE : « Ce

n'est pas aux emprunts et aux étymologies qu'il faut s'arrêter pour connaître l'origine des *Langues* ».

En fait, la réflexion de Beauzée – chrétien convaincu, sinon convaincant (il donna dans sa jeunesse une *Exposition abrégée des preuves historiques de la religion chrétienne pour lui servir d'apologie contre les sophismes de l'irréligion*) – est adossée à des convictions religieuses qui lui interdisent de penser en termes historiques l'origine des langues. Contre Turgot, donc, mais aussi contre Diodore de Sicile, Vitruve, Richard Simon, J.-J. Rousseau, auteurs, écrit-il, pour les uns de l'hypothèse des « premiers hommes, nés muets par le fait » et pour l'autre, de celle, « humiliante », d'un homme sauvage, toutes hypothèses posant un développement progressif du langage et « contraires à quelques faits connus par la Révélation », Beauzée soutient l'origine divine du langage et l'unité de la langue adamique.

Et puis, entre Diderot et Beauzée, quelles différences d'avis et d'analyses ! Que l'un et l'autre aient reconnu mutuellement leurs qualités (Le Guern reproduit le jugement assez élogieux de Diderot sur Beauzée, paru dans la *Correspondance Littéraire* en novembre 1767) n'enlève rien au fait qu'ils se séparent totalement, non pas tant sur l'inversion que sur la définition même de la grammaire dans l'*Encyclopédie*. Si Beauzée prétend en effet qu'« on ne doit trouver [dans l'*Encyclopédie*], en fait de Grammaire, que les principes généraux et raisonnés des langues » et que « tout détail qui concerne le pur matériel de quelque langue que ce soit, doit être exclu de ce Dictionnaire », Diderot, tout au contraire, a voulu que l'*Encyclopédie* inclue un dictionnaire de langue française à laquelle il a consacré une part fondamentale de sa propre contribution, ce que Naigeon nomma sa « grammaire philosophique ».

Enfin, comment ne pas souligner que, lorsque Beauzée publia son *Dictionnaire des synonymes*, qui intégra bon nombre d'articles de Diderot, il en expurgea soigneusement toute la leçon athée et matérialiste.

Un dernier mot, donc, sur l'emploi du mot « grammairien philosophe » dans le titre même de l'ouvrage. Le Guern montre bien en quoi la grammaire générale de Beauzée est effectivement une philosophie du langage et il souligne aussi que la possibilité d'une telle grammaire repose chez Beauzée sur « la raison éternelle », « la raison immuable de Dieu même ». Mais gageons sans risque que Naigeon aurait frémé d'une telle usurpation, lui pour qui Dumarsais était « le seul grammairien qui ait mérité le nom de philosophe » : encore devait-il ce nom à la rédaction de l'article PHILOSOPHE dans lequel il soutenait, contre l'erreur commune et les préjugés religieux, les principes de la « saine philosophie », débarrassée du divin.

GROFFIER Ethel, *Un encyclopédiste réformateur. Jacques Peuchet (1758-1830)*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 440 p.

Jacques Peuchet est encore jeune en 1781, au moment où Pancoucke fait imprimer le prospectus de l'*Encyclopédie méthodique ou par ordre de matières*. Comme on sait, la publication de cet ensemble d'environ deux cents volumes s'étale sur un demi-siècle jusqu'en 1832 et connaît de multiples rebondissements, dont la mort du libraire-imprimeur, la mort ou le retrait de plusieurs directeurs d'ouvrages, diverses restructurations. Les événements politiques eux-mêmes ont rendu indispensables des changements importants dans des domaines tels que l'histoire et la jurisprudence.

Peuchet ne fait pas partie de la liste des rédacteurs mentionnés par le premier prospectus, mais on a de lui trois volumes : deux du *Dictionnaire de Police et Municipalités* (1788-1791) et un de l'inachevé *Assemblée Nationale Constituante* (1792) ... qui ne comporte que la lettre A.

C'est un monarchiste constitutionnel, un révolutionnaire modéré, qui se méfie de plus en plus du peuple, mais il souhaite prévenir et empêcher les abus de l'autorité ; il montre aussi des préoccupations sociales souvent en avance sur son temps, en direction des pauvres, des femmes, des enfants, d'une libéralisation des mœurs. Favorable aux débuts de la Révolution, il s'en détache assez vite et l'évolution de ses opinions est plus qu'implicite dans les deux dictionnaires cités de l'*Encyclopédie méthodique*. On en trouvera une présentation respectivement aux chapitres 11 (par Fanny Siam) et 14 (par Edna Lemay) de l'ouvrage de référence sur la *Méthodique* : Claude Blanckaert, Michel Porret, Fabrice Brandli (dir.), *L'Encyclopédie Méthodique (1782-1832). Des Lumières au positivisme*, Genève, Droz, 2006.

Toutefois, il n'existait pas d'étude approfondie d'ensemble sur Peuchet. C'est ce à quoi s'attache Ethel Groffier dans un livre en quatre parties : I. L'homme et ses convictions, II. Le juriste réformateur, III. L'économiste et le statisticien, IV. Le polygraphe et le journaliste. L'ouvrage est complété par des annexes, bibliographies et index. Il traite de tous les aspects du personnage, en citant les sources avec précision.

Peuchet a beaucoup écrit, presque exclusivement sur des sujets politiques, géographiques, commerciaux, juridiques, administratifs, il l'a fait sous diverses formes : statistiques, historiques, pamphlétaires et aussi « alphabétiques », publiant des dictionnaires, des vocabulaires, des séries dites « bibliothèques ». C'est surtout au titre de ces genres qu'il intéresse *RDE*, le lecteur de la revue y retrouvera de vieilles connaissances : non seulement Diderot et D'Alembert, mais plus encore les abbés Morellet et Raynal. Parmi les approfondissements que la lecture d'E. Groffier peut suggérer, nous en signalerons deux en particulier. D'abord la

comparaison entre les articles de l'*Encyclopédie* et ceux du *Dictionnaire de Police et Municipalités* sur des sujets en effervescence à la fin du XVIII^e siècle, par exemple la mendicité, les femmes ou l'éducation : la puissance de la réflexion sociale de Peuchet y apparaît à son avantage et elle doit être mise en relation, bien entendu, avec le mouvement issu des débuts de la Révolution. Ensuite, il convient aussi de se pencher sur le *Dictionnaire universel de la géographie commerçante* (1799-1800) et le *Vocabulaire* de même nom (1801) : en quoi ces ouvrages sont-ils la réalisation et la continuation directe du projet de *Dictionnaire de Commerce* de l'abbé Morellet ? en quoi portent-ils la marque personnelle de Peuchet ? en quoi diffèrent-ils des volumes de l'*Encyclopédie méthodique* se rapportant à des thèmes voisins ?

Par son sérieux, par son sens de l'équilibre, par sa volonté de couvrir les aspects divers de la vie et de l'œuvre, par sa dimension raisonnable, l'ouvrage d'E. Groffier nous fournit à la fois un travail de référence, un livre agréable et une incitation à étudier au moins un échantillon assez vaste des (nombreux) ouvrages de Peuchet.

La bibliographie est abondante. Nous voudrions seulement signaler, à titre d'information, deux recueils complémentaires qui n'y figurent pas et portent sur des sujets connexes voire communs : la thèse de Christophe Salvat, *Formation et diffusion de la pensée économique libérale française : André Morellet et l'économie politique du dix-huitième siècle*, Université Lyon 2, 14 janvier 2000, et l'ouvrage collectif sous la direction de Thierry Martin, *Arithmétique politique dans la France du XVIII^e siècle*, Paris, INED, 2003.

Pierre CRÉPEL

Christine LEHMAN, François PÉPIN, *La Chimie et l'Encyclopédie, Corpus, revue de philosophie*, n° 56, Université Paris Ouest Nanterre La Défense, 2009, 261 p.

Ce numéro de *Corpus, revue de philosophie* accompagne la publication prochaine du *Cours de Chimie* de Gabriel-François Venel dispensé à Montpellier en 1761 dans la collection « Corpus des œuvres de philosophie en langue française » (Editions universitaires de Dijon, octobre-novembre 2010). Les textes réédités dans cette collection sont proposés sans aucun complément ; le travail proprement critique étant confié à la revue *Corpus*. C'est ainsi que le thème choisi pour ce numéro 56 est « La Chimie et l'Encyclopédie ». Ce thème peut surprendre à double titre. D'une part, il aurait tout aussi bien pu faire l'objet d'un numéro spécial de *Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie* ; mais ce n'est pas la première fois que *Corpus* consacre un numéro entier à l'*Encyclopédie*, le numéro 51

de 2006 traitait des « renvois dans l'*Encyclopédie* ». D'autre part, le thème aurait pu porter plus généralement sur la chimie du XVIII^e siècle, ou au contraire, plus précisément, sur l'enseignement public et privé, très développé alors, de cette science. Le choix de traiter la question de la chimie dans l'*Encyclopédie* se justifie toutefois par le fait que Venel fut le rédacteur principal, voire même l'éditeur, des articles de chimie à partir du troisième tome de l'ouvrage.

Huit contributions, précédées d'une introduction rédigée par C. Lehman et F. Pépin, composent ce numéro de *Corpus*, dont les auteurs sont, en plus des deux éditeurs, P. Bret, J.-C. Bourdin, G. Barroux, M. G. Kim, B. Bensaude, et R. Franckowiak. Ces contributions traitent de la présentation de la chimie dans les dictionnaires et encyclopédies au XVIII^e siècle, de la distribution des tâches dans les articles chimiques des quatre premiers tomes entre Diderot, Venel et d'Holbach et de leur régime d'écriture, de la comparaison des éléments de la chimie exposés par Venel dans ses articles et dans son cours de 1761 et du rôle de ses collaborateurs, du mixte comme concept central de la chimie dans l'affirmation de son identité et de son autonomie, de l'affinité chimique marquant une distinction nette entre physique et chimie, de la rencontre dans l'*Encyclopédie* à travers les deux articles correspondants de Venel et Jaucourt entre deux savoirs subissant un même ensemble de préjugés : chimie et médecine, de l'intérêt de d'Holbach pour la minéralogie en lien avec son matérialisme naturaliste, et de la préparation du *Dictionnaire de Chimie* de l'*Encyclopédie Méthodique* par Guyton de Morveau. L'introduction, quant à elle, présente le projet de ce numéro de *Corpus* comme suit : « Nous souhaitons ainsi ouvrir la question du traitement de la chimie dans l'*Encyclopédie*, notamment en regard de la chimie telle qu'elle est pratiquée à l'époque, mais aussi celle des rapports de la chimie aux autres savoirs, à la philosophie et à l'esprit encyclopédique ». Elle dénonce en outre la surévaluation dans l'historiographie de l'article CHYMIE de Venel qui aurait biaisé notre regard sur la chimie dans l'*Encyclopédie* et dans son époque. Cette critique, associée à un état des lieux précis mais incomplet de la question, qui exprime la volonté légitime de renouveler les études sur la chimie du XVIII^e siècle, se trouve reprise dans trois des contributions de l'ouvrage, qui ne peuvent, comme aucune des autres contributions d'ailleurs, ne pas s'appuyer sur cet article qui reste la clé de voûte de l'ensemble des articles chimiques de l'*Encyclopédie*. L'introduction traite ensuite du jugement rétrospectif de Diderot sur le traitement de la chimie dans son ouvrage, de l'ordre des matières, de la place de la chimie, des auteurs de la chimie encyclopédique, et de la chimie à travers les planches.

Même s'il est à regretter que l'ouvrage manque un peu de cohérence, qu'il semble hésiter entre l'exposition de la chimie dans l'*Encyclopédie*

et la chimie du milieu du XVIII^e siècle exposée par l'*Encyclopédie*, que certains développements moins neufs n'aient pas été évités, le numéro 56 de *Corpus* n'en reste pas moins un ouvrage tout à fait intéressant qui, tout en s'inscrivant dans le développement des études sur l'histoire de la chimie pré-lavoisienne en France, nous offre une meilleure compréhension des pensées chimiques du XVIII^e siècle.

Rémi FRANCKOWIAK

Jeff LOVELAND, *Dennis de Coetlogon's Universal History of Arts and Sciences : A Challenge and Inspiration to the Modern Encyclopedia*, SVEC, 2010.

Cet ouvrage est consacré à un recueil encyclopédique tombé dans l'oubli de nos jours, qui parut de 1741 à 1745 à Londres, et dont l'auteur, Coetlogon, n'a guère laissé de traces importantes dans l'histoire littéraire anglaise. Cet *Universal History of Arts and Sciences* (2 volumes *in-fol.*) est donc une « découverte » de Jeff Loveland qui s'emploie efficacement à nous en montrer l'intérêt. Les intérêts, faudrait-il dire, car l'ouvrage en présente en effet plusieurs pour notre connaissance de l'univers des encyclopédies et des recueils des arts et des sciences au XVIII^e siècle.

Intérêt d'abord pour cet étrange littérateur que fut Coetlogon, à la fois polygraphe, voyageur, naturaliste, médecin, voire apothicaire aux limites du charlatanisme, et dont les origines exactes, la vie et la mort même, malgré l'enquête minutieusement menée par Loveland, demeurent quelque peu mystérieuses.

Intérêt ensuite pour son *Universal History*, dont le titre constitue une variante significative au sein des « Dictionnaires universels », ces ouvrages si répandus à l'époque, on le sait. Jeff Loveland étudie d'abord la publication de cet *Universal History*, et notamment sa diffusion, son lectorat et sa réception ; puis ce que fut le travail de compilation qui s'y révèle (montrant en particulier les emprunts constants et non avoués à la *Cyclopaedia* de Chambers) ; on découvre ensuite la manière originale dont Coetlogon organisa son matériau, abandonnant l'article court, composant de véritables « traités » présentés selon l'ordre alphabétique, et inventant un repérage précis pour la consultation grâce aux index procurés en fin de volume.

Les derniers chapitres sont consacrés plus précisément au contenu de ces traités : l'un montre la capacité du recueil à faire la promotion de son auteur et de ses préparations, le dernier dévoilant le caractère souvent polémique de l'ouvrage, notamment en matière de science et de

philosophie, voire de politique. Grâce à une approche sociologique des conditions de production et de sauvegarde du littérateur pauvre, on aperçoit ce que fut cet « intellectuel du ruisseau » londonien, et comment Coetlogon, catholique, cartésien et sans doute Jacobite, « corrigea » son Chambers et parvint à exprimer, à Londres au milieu du XVIII^e siècle, son scepticisme à l'égard de Newton, de Locke, et du protestantisme ! Il est vrai qu'il exprima aussi son rejet de l'Inquisition et de la corruption vaticane.

Sans la limiter au domaine anglophone, Loveland situe son étude dans un champ large, de Bayle à Furetière et à sa descendance, voire à l'*Encyclopédie*, et fait apparaître ainsi un nouvel élément intéressant de l'histoire de la circulation des idées et de celle du travail intellectuel en Europe au XVIII^e siècle. Quant au champ de l'encyclopédisme anglais, en inscrivant l'*Universal History* dans la lignée qui va du *Lexicon technicum* de Harris à la *Britannica*, Loveland en fait apparaître un chaînon oublié et cependant essentiel, si l'on suit en particulier son hypothèse, convaincante, d'une influence de Coetlogon sur la *Britannica* : à preuve d'ailleurs l'ouvrage qu'il vient avec F.A. Kafker de publier et qui retrace de façon passionnante les origines de la première édition de la grande *Britannica*.

Sur un plan méthodologique, cette recherche, appuyée sur une parfaite connaissance de la littérature critique – voir l'abondante bibliographie très à jour – constitue enfin une très intéressante contribution aux nouvelles voies d'analyse de la lexicographie historique comparée. On associe désormais à l'étude du matériau encyclopédique lui-même l'approche spécifique des métalexicographes, ce qui permet de dépasser les études uniquement thématiques ou strictement littéraires qui ont très longtemps ignoré la spécificité du « genre » encyclopédique.

Marie LECA-TSIOMIS

John BENDER and Michael MARRINAN, *The Culture of Diagram*, Stanford, Stanford University of California, 2010. XVII-265 p., 48 pl.

L'ouvrage explore, pour reprendre les auteurs, un terrain où les mots rencontrent les peintures, les formules et les figures. A partir d'exemples précis, les auteurs développent au cours de six chapitres les rapports entre textes, œuvres d'art et illustrations dans lesquels les planches de l'*Encyclopédie* occupent une part non négligeable. Aux yeux des auteurs, celles-ci sont des diagrammes simplifiant la vision et de ce fait plus claires à comprendre. Il y a eu effectivement un gros travail de clarification fait à partir des planches de la *Description des Arts et Métiers*,

de la part de Diderot et de Goussier dans un premier temps, puis des autres dessinateurs, qui a permis de faire entrer chaque sujet dans un schéma qui semble unique mais qui ne l'est toutefois pas et de donner, comme le remarquait Roland Barthes, une unité aux onze volumes de planches.

La démarche des auteurs n'est pas sans intérêt car les planches de l'*Encyclopédie*, même si elles sont souvent copiées sur des modèles, restent le constat de ce travail rigoureux de clarification qui n'est cependant pas propre à l'*Encyclopédie* et que l'on retrouve aussi chez des artistes. Les auteurs citent des œuvres qui s'inscrivent dans ce courant d'idées qui va jusqu'au XX^e siècle. On note dans le premier chapitre, « Scenario », des rapprochement faits avec l'imagerie médicale, les écrits de Walter Benjamin et des planches des chapitres « Anatomie » et « Chirurgie », dans le chapitre II, « Diagram », des rapports entre les planches et des peintures, notamment la *Fontaine de Cuivre* de Chardin, magistrale synthèse d'un objet ordinaire, et les peintures de Wright of Derby, *An expérience on a Bird in the Air Pump* et *A Philosopher Lecturing on the Orrery*.

Dans chaque chapitre, les auteurs citent, pour étayer leur démonstration, des textes des XVII^e et XVIII^e siècles (Locke, Leibniz) mais aussi de critique contemporaine : à propos du chapitre III, « Descriptions », ils ont recours naturellement à l'article DESCRIPTION de l'*Encyclopédie*, qu'ils reprennent dans le chapitre IV, « Visualizations », où l'on retrouve la *Lettre sur les sourds et les muets*, le *Prospectus de l'Encyclopédie*, les *Entretiens sur le Fils naturel* de Diderot, etc. Curieusement, c'est le chapitre le moins illustré, à l'exception de quelques planches des « Théâtres » et du *Bélisaire* et du *Serment des Horaces* de David, qui nous éloignent, par l'esprit et l'exécution, considérablement de l'*Encyclopédie*. Les deux derniers chapitres sont consacrés, pour le cinquième, « Numbers », à la géométrie et nous conduit vers les travaux du XIX^e siècle, même si l'*Encyclopédie*, D'Alembert, Diderot, Jaucourt et Marmontel sont toujours cités ; le sixième, « Crossings », traite des arts et de la photographie avec les essais de décompositions du mouvement de Marey et se termine par un dessin cubiste de Picasso représentant une *Femme debout*. Des notes, une bibliographie et un index terminent l'ouvrage.

John Bender et de Michael Marrinan, outre les très riches réflexions qu'ils apportent sur le pouvoir de l'image, montrent très clairement que les planches de l'*Encyclopédie* ne doivent pas être comprises comme une sorte de délassement de l'esprit mais qu'elles participent pleinement à l'histoire de la pensée humaine au même titre que les articles.

Madeleine PINAULT-SØRENSEN

Elodie CASSAN, coordinatrice, *Comment peut-on être systématique ? Savoir et encyclopédisme au siècle des Lumières. Labyrinthe : atelier interdisciplinaire*, vol. 34, Paris, Hermann, 2010, 128 p.

Dans ce numéro spécial de *Labyrinthe*, il s'agit d'interroger les rapports entre systèmes et savoir, surtout au dix-huitième siècle et par rapport à l'*Encyclopédie*, une tâche que s'était proposée un groupe de travail coordonné depuis deux ans par Elodie Cassan. Le recueil comprend une préface de Cassan, une interview d'André Charrak, philosophe spécialiste de la théorie des connaissances, et sept articles des membres du groupe, repartis sous trois rubriques : « Système des connaissances et système du monde », « Système et société » et « Rationalité et systématité ».

Dans sa préface, ayant affirmé que « les Lumières firent système de tout » (p. 12), E. Cassan rejette l'idée de Horkheimer et d'Adorno selon laquelle la systématité des Lumières aurait forcément un caractère totalisant. Non seulement les systèmes du dix-huitième siècle sont moins métaphysiques et abstraits que les « grands » systèmes du dix-septième siècle, d'où l'effort contemporain de distinguer l'« esprit de système » de l'« esprit systématique », mais ils répondent, d'après E. Cassan, à divers intérêts de la part de leurs créateurs. Cette méfiance par rapport aux images réductrices des Lumières suggérées par l'école de Francfort, entre autres, est renforcée par A. Charrak dans l'interview menée par E. Cassan. Pour A. Charrak, en effet, l'empirisme auquel les Lumières sont conduites par l'abandon des systèmes métaphysiques du dix-septième siècle est loin d'être simple. Cautionnés par l'exemple prestigieux du système du monde dans la mécanique rationnelle, les systèmes ne font que se multiplier au dix-huitième siècle, approuvés dans la mesure où ils s'enracinent dans la nature, l'expérience et surtout les faits. Mais ceux-ci se révèlent beaucoup plus problématiques dans l'analyse d'A. Charrak que les « phénomènes » avec lesquels on a tendance à les confondre, car ils peuvent être des fictions, comme le « fait » de l'état de la nature ; A. Charrak rejoint ainsi tout un courant d'historiographie visant à démontrer la complexité du fait.

Les deux premiers articles, de Marion Chottin et d'Arnault Skornicki, explorent les systèmes de l'*Encyclopédie* par rapport à ceux de Descartes d'une part et ceux de Hegel d'autre part. Pour M. Chottin, les directeurs de l'*Encyclopédie* réinterprètent la métaphore cartésienne de la « lumière naturelle », créatrice d'unité dans l'esprit de celui qui la détient, et arrivent ainsi à une conception du système à la fois plus lacunaire et plus utilitaire que celle de Descartes ; A. Skornicki, pour sa part, souligne le contraste entre un système métaphysique et idéaliste, tel que

l'imagine Hegel, et un système anti-métaphysique et non sceptique, tel que Diderot et D'Alembert l'entendent.

L'un des articles les plus intéressants est celui de Déborah Cohen, qui suit les projets de certains avocats et magistrats français visant à élaborer un système judiciaire dans la seconde moitié du dix-huitième siècle. Quoique très critiques du « système » de Montesquieu, les juristes que D. Cohen étudie cherchent à être systématiques, ne serait-ce que parce que la jurisprudence constitue une véritable encyclopédie à elle seule, comme le suggère Boucher d'Argis dans l'*Encyclopédie*. Pourtant, conformément aux idées de D'Alembert dans le « Discours préliminaire », les juristes se gardent de proposer des systèmes complets ; en effet, ils en restent pour la plupart à l'étape de l'esquisse. Comme Laurence Marie dans l'article suivant, D. Cohen soutient que l'une des motivations principales de la volonté de systématisation est celle de la légitimation professionnelle ; les systèmes ont donc une valeur symbolique tout autant que philosophique ou utilitaire.

Laurence Marie traite du jeu théâtral, art négligé par D'Alembert dans le « Discours préliminaire », et du désir de certains d'en faire un système au dix-huitième siècle. Le projet est risqué, comme partout ailleurs, car la distinction entre le système « clos » et le système ouvert ne fait pas l'unanimité (p. 88). De plus, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, la valorisation du génie chez les théoriciens de l'esthétique sape progressivement toute tentative de soumettre l'art aux systématisations, y compris celles, les plus restreintes, qui partent de l'« esprit systématique » (p. 90-91).

L'article de Claudiu Gaiu, sur la *Science nouvelle* de Vico, soulève un exemple de systématisation directement contraire à celui de l'*Encyclopédie*. Vico surtout refuse la primauté de l'explication analytique et y substitue une approche chronologique dans laquelle la science du droit l'emporte sur la philosophie traditionnelle, incapable de dépasser son historicité. Le projet de Vico, traité de « science totale » (p. 104), est le seul exemple du recueil d'un système qui affiche son caractère illimité.

D'après E. Cassan, dans un article sur la logique dans l'*Encyclopédie*, les philosophes des Lumières ne confondent pas logique et « psychologie de la connaissance » (p. 109), comme on le dit quelquefois. Pour étayer son argument, elle examine non seulement le « Discours préliminaire » et le « Système figuré des connaissances humaines » mais aussi les articles ABSTRACTION (Dumarsais), ELÉMENTS DES SCIENCES (D'Alembert), ERREUR (Formey), LOGIQUE (sans signature, mais attribué à Jaucourt par E. Cassan) et RAISONNEMENT (anonyme). Malgré la disparité des approches, E. Cassan se croit en droit de conclure que les philosophes n'abandonnent nullement une conception normative de la logique ; en fait, ils assujettissent la normativité

logique à une étude approfondie, signe d'une « inquiétude » paradoxale de la raison des Lumières (p. 117).

Dans une espèce d'épilogue, Diogo Sardinha s'étonne de la persistance des systèmes dans les sciences d'aujourd'hui, longtemps après la disgrâce des « grands récits » ou systèmes de Comte, de Marx, etc. dans les sciences humaines. Pour répondre au besoin contemporain d'ordre et de cohérence en philosophie, D. Sardinha suggère non la résurrection des systèmes mais l'usage du terme d'« agencement », emprunté à Deleuze et Guattari, pour indiquer une forme d'ordre qui « établit des rapports de nature multiple [...] sous la forme d'une relation dynamique » (p. 126). Ce contournement des systèmes cadre mal avec ce qui le précède ; la leçon du recueil ne serait-elle pas plutôt que les systèmes, quoique susceptibles de devenir grands ou totalisants chez un Descartes ou un Marx, se laissent dompter et former au gré de leurs maîtres ?

Finalement, les articles du recueil ont eux-mêmes quelque chose de systématique dans la mesure où ils renvoient les uns aux autres, partageant un certain nombre de conclusions sur la systématisation. Fidèles aux propos d'E. Cassan dans la préface, les auteurs réussissent à montrer la variété des systèmes des Lumières et de leurs fonctions, de même que leur complexité. Quant à l'*Encyclopédie*, l'apport du recueil est riche pour le « Discours préliminaire » mais faible pour le reste. E. Cassan mise à part, il est rare que les auteurs s'aventurent au-delà des articles ÉLÉMENTS DES SCIENCES et ENCYCLOPÉDIE ; « Encyclopédiste » devient synonyme de Diderot et D'Alembert. A un moment donné (p. 56-57), A. Skornicki évoque le système des renvois dans l'*Encyclopédie*, mais sans tenir compte du décalage entre l'idéal de Diderot et la réalité, telle qu'elle se présente dans les dix-sept tomes de discours. Boucher d'Argis, par exemple, serait-il parvenu à faire système dans ses centaines d'articles sur le droit ? La pratique des systèmes dans l'encyclopédisme reste à éclairer.

Jeff LOVELAND

Friedrich Melchior GRIMM, *Correspondance littéraire*, tome IV (1757), Ferney-Voltaire, Centre international d'études du XVIII^e siècle, 2010.

Voici paru le quatrième volume de l'excellente édition de la *Correspondance littéraire*, dont on a célébré ici même la naissance, il y a deux ans. Dû à Ulla Kölvig, avec la collaboration de François Bessire, de Christoph Frank et de Jean Sgard, ce volume est consacré à l'année 1757 ; le texte de base demeure celui du manuscrit – hélas lacunaire cette année-là – de la duchesse de Saxe-Gotha.

1757 fut une année terrible : attentat de Damiens, continuation des ravages de ce qu'on nommera la guerre de sept ans, guerre que Grimm, alors secrétaire du duc d'Estrées qu'il suit sur les champs de bataille, observe de près et dont la rumeur hante bien des pages de sa *Correspondance*. Son absence de Paris et la guerre elle-même entraînent d'ailleurs des désordres dans les comptes-rendus et une irrégularité dans l'envoi des livraisons.

L'Introduction et les annotations sont de la même qualité que celle qu'offraient les volumes précédents et U. Kölving poursuit la très utile comparaison entre la *Correspondance littéraire* de Grimm et les autres journaux du temps, de même que celle entre les ouvrages recensés par Grimm et le contenu de la bibliothèque de la landgrave de Hesse-Darmstadt.

En appendice, sont publiées deux *Lettres à mon fils* de Mme d'Epinay (envoyées aux abonnés durant l'année 1757). Car Mme d'Epinay, rappelle U. Kölving, est « une collaboratrice dont les contributions ont été largement ignorées » et cette publication a pour but d'« attirer l'attention sur son travail d'écriture » puisque des versions postérieures des *Lettres à mon fils* montrent combien ce texte a été travaillé par son auteur. Bref, un chantier neuf de recherche s'ouvre ici.

L'année 1757 est celle des débuts de la brouille de Rousseau avec ses amis parisiens : l'article GENÈVE est commenté, en décembre, comme « une étourderie » de D'Alembert, tandis que la publication du *Fils Naturel* est recensée en mars. A ce propos, une coquille, sans doute, fait lire (p. xvi) « la fameuse réplique de Dorval » au lieu de « la fameuse réplique de Constance ». Grimm ne mentionnait d'ailleurs déjà, en février, le citoyen de Genève que « pour son style si simple et si mâle », en dépit de ses « paradoxes insoutenables ». On lit donc, en mars, le compte-rendu enthousiaste du *Fils naturel* et des *Entretiens*, que Grimm accompagne de deux élogieuses épîtres à Diderot par Desmahis (« Enfant de Platon et d'Homère »...) et de la lettre – pourtant bien tiède à nos yeux – de Voltaire remerciant l'auteur de l'envoi de son drame. A ce véritable dossier constitué par Grimm lui-même pour célébrer cette publication, les annotations de l'éditrice en ajoutent un second qui rend compte de la réception contrastée de l'œuvre dans les journaux.

De Diderot, on lit, dans la première livraison d'août, les observations qu'il fit sur l'*Iphigénie en Tauride* de Guimont de la Touche ; rien d'autre ne semble, directement du moins, dû à sa plume, mais on peut lire le premier *Salon* de Grimm qui visita l'exposition en compagnie du philosophe dont il rapporte parfois l'avis : « M. Diderot aurait voulu... ». Diderot prendra la plume pour le salon suivant, en 1759, mais on perçoit ici la formation d'un goût commun en peinture : l'éreintement de Boucher, un perceptible mépris pour Pierre ou Hallé, l'admiration pour

Vernet, de mêmes références, (le *Quos ego* virgilien et Rubens, p.e), surtout une réflexion commune sur le rôle de la fable, la supériorité des Italiens dans l'alliance du dessin et la couleur, etc.

Le volume s'achève sur les précieux Index des titres et Index général.

Marie LECA-TSIOMIS

Ann THOMSON, *Bodies of Thought : Science, Religion and the Soul in the Early Enlightenment*, Oxford, Oxford University Press, 2008.

Particulièrement approprié, le jeu de mots du titre. Ce livre sur le développement du matérialisme à partir de la fin du dix-septième traverse le dix-huitième siècle pour toucher dans un épilogue à l'anthropologie de médecins comme Prichard ou William Lawrence, et relance en effet un sujet qu'on aurait pu croire épuisé dans les dernières décennies du vingtième siècle, que ce soit par *The Radical Enlightenment : Pantheists, Freemasons and Republicans*, de Margaret C. Jacob (1981), par *Radical Enlightenment : Philosophy and the Making of Modernity, 1650-1750*, de Jonathan I. Israel (2001) et par les discussions qui les ont suivis. Ann Thomson relance effectivement la question à partir d'une étude extrêmement détaillée, en se penchant sur le tissu vif de la réflexion des contemporains et non sur des parties déjà dégagées et séparées du corpus historique, avec lesquelles des études récentes de cette époque-charnière nous ont rendus familiers. Des penseurs obscurs (William Coward ou Guillaume Lamy), comme des médecins importants (Glisson ou Willis) sont considérés attentivement, pleinement, sans chercher à les agglomérer dans une masse indistincte sous un label passe-partout, que ce soit « radicalisme », « déisme », « Spinozisme » « républicanisme » ou d'autres. Le livre est extraordinairement érudit.

Son trajet nous embarque à la fin du dix-septième siècle, au milieu des querelles au sein de l'église anglicane. L'immatérialité de l'âme, l'existence d'une âme distincte du corps, paraissait une doctrine essentielle au christianisme et donc à l'anglicanisme. A. Thomson nous prouve que nier cette doctrine n'était pas nécessairement l'acte d'un athée ; au contraire, « le mortalisme » avait des racines dans des croyances qui, quoique peu orthodoxes, étaient souvent sincères et pieuses et qui ne servaient nullement à dissimuler un athéisme alors quasi invouable. L'opinion d'un Hobbes, pour qui la vie de l'âme incorporelle ne commence qu'au Jugement dernier, est liée au mortalisme. Cette position ne visait souvent qu'à protéger l'église anglicane des manœuvres des prêtres « High Church » et à la préserver des tendances catholiques. Au sein de l'église anglicane, une tolérance parfois perçue comme laxiste se défendait par une rigueur accrue contre l'athéisme et une chasse aux

Sociniens qui redoublait d'efforts. Dans ce climat politique, les arguments d'un Locke pour démontrer « the reasonableness of Christianity » semblaient frôler le Socinianisme. Comme Voltaire l'explique plus tard dans ses *Lettres anglaises*, Locke pose même, avec discrétion mais quand même, la question de savoir si Dieu aurait attribué à la matière la capacité de penser (comme Il est tout puissant, Il en a la possibilité.)

Dans un chapitre remarquable sur les théories médicales, « Esprits animaux et fibres vivantes », A. Thomson suit le thème de la corporalité de l'âme à travers les théories médicales de l'époque, si riches, si pleines d'ouverture pour l'avenir : les « localisations cérébrales » de Willis, la théorie de l'irritabilité de la matière vivante, idée qui devient chez quelques disciples (Baxter, par exemple) une matière qui peut percevoir. Pour l'historien moderne de la médecine qu'est Canguilhem, Willis contribue à la construction moderne du concept de réflexe, mais pour certains de ses contemporains ses idées semblent s'approcher plutôt de la notion d'une matière qui se meut d'elle-même. La supériorité de l'homme sur l'orang-outang ne serait due qu'à son âme immortelle, qui manque aux animaux. Guillaume Lamy, médecin de la Faculté de Paris, argumente contre le finalisme, qui sert en général à assurer la place de Dieu dans l'univers : au contraire, le monde serait produit par la rencontre fortuite des atomes. En empruntant à Descartes et Willis à la fois, Lamy donne une explication matérialiste de l'homme qu'il lui était impossible de proclamer ouvertement. Un autre médecin parisien, Claude Perrault (plus célèbre aujourd'hui par ses livres sur l'architecture) refuse de faire de l'âme l'origine de l'action soit des nerfs, soit du cerveau. A. Thomson démontre que de ce genre de spéculation sortent des opinions et des théories en fait très différentes les unes des autres : Leibniz lui-même se serait laissé influencer par Perrault et par Glisson, et dans un échange d'opinion à Berlin avec Toland, événement en lui-même hautement intéressant, il aurait affirmé que quand même l'activité mentale devrait dépendre des organes du corps, cela n'infirmait nullement la thèse de l'immortalité de l'âme.

C'est ainsi sans doute que Leibniz a rencontré les thèses mortalistes et c'est ici le cœur du livre d'A. Thomson. Dans un commentaire sur l'article de Bayle « Dicéarque », Toland aurait suggéré que si la matière était organisée à cet effet, elle produirait de la pensée. Leibniz poursuit cette filière par des lectures – en tout cas, il se fait envoyer de Londres des ouvrages des penseurs anglais bien moins connus que Toland, mais peut-être à la fois plus sincères et plus profonds : William Coward et Henry Layton. Ce dernier, étudié en partie à travers des manuscrits de la British Library, se déclare pour la mortalité de l'âme et va encore plus loin : « I do believe that there is not any particular thing in Man's composition that thinks, argues, etc. but that it is the Man himself, viz, the whole

Composition of Soul and Body by a divine and admirable Contexture united, which thinks, argues, and doth all other things, which God hath given him a Power and Propensity to do [...] The brain of man is cogitative matter, or very like it » (cité par A. Thomson, p.99). La complexité des positions socio-théologiques de ces Anglais est soulignée par le cas de Coward : autre médecin, membre de l'église anglicane, il est hostile à l'enthousiasme religieux commun à l'époque comme à des tendances dans l'église qu'il juge trop proches du papisme. Il publie en 1704 son *Grand Essay ; or A Vindication of Reason and Religion against Impositions of Philosophy*, et une fois de plus, il est clair que les attaques qu'il lance contre l'immatérialité de l'âme font partie intégrante d'une lutte stratégique contre certains éléments du clergé et contre leur « priestcraft ». C'est une position en partie politique (p.109), puisque Coward propose des méthodes pour ramener les « dissenters » (qui refusaient l'Uniformité imposée à la Restauration par l'Act of Uniformity, 1662) et même les Anabaptistes (qui refusaient le baptême des enfants) dans le sein de l'Eglise d'Angleterre.

Leibniz et Anthony Collins rapportent tous les deux les *Lettres à Serena* de Toland aux livres de Coward. La position politique de Toland – le républicanisme – est hors de doute ; il est plus difficile de s'assurer de sa position sur la matérialité de l'activité mentale. Il s'oppose à tout système qui fait de la matière une chose inerte ; il cite le « query 31 » célèbre du Newton de l'*Optique*, qui posait la question de savoir si la matière est jamais absolument immobile. La position de Toland est néanmoins mécaniste, puisqu'à l'encontre de Leibniz, il refuse la sensation aux plus petites particules matérielles. Antony Collins propose des thèses semblables, mais cette fois à partir d'une position qui nous est plus familière, c'est-à-dire ironique et divorcée du contexte théologique contemporain. Le co-auteur de Newton, Joseph Raphson, reproduit des passages de Coward à côté de citations de Lucrèce pour montrer combien ils sont semblables. Néanmoins, Raphson ne semble pas penser que les opinions de Coward soient inconciliables avec la croyance chrétienne et l'approuve même de rejeter comme une imposture l'idée d'une substance incorporelle.

Ces discussions théologiques produisent plus tard des conséquences imprévues et non voulues : Leibniz en fait avait prédit les problèmes qui pourraient découler d'une discussion trop minutieuse et, disons-le, assez libre, de questions telles que l'immortalité de l'âme et l'existence d'une substance immatérielle. Une des conclusions d'A. Thomson prend la forme d'un avertissement : nous avons oublié, si nous l'avions jamais su, à quel point la spéculation hétérodoxe en Angleterre était en fait une spéculation théologique. L'exemple d'un Président Bouhier au milieu du siècle montre que les intellectuels français se tenaient au courant de ces

spéculations par les périodiques érudits. Diderot en semble parfaitement informé : il met par exemple en rapport les convulsionnaires de Saint-Médard et les « prophètes français » du début du siècle en Angleterre. Des opinions qui en Hollande ou en Angleterre pouvaient circuler plus ou moins ouvertement devenaient de nécessité en France des opinions cachées. Ici, A. Thomson montre toute l'importance de l'activité de Pierre Desmaizeaux, comme « contacts man » et journaliste, dont le travail prépare plusieurs des changements intellectuels survenus plus tard dans le siècle. Il aide à faire traduire les ouvrages de Collins, il envoie à ses correspondants français les ouvrages hétérodoxes anglais qu'ils cherchent. Il nous est précieux par les informations privées dont il disposait sur les intellectuels anglais : il disait de Locke par exemple que celui-ci était convaincu qu'il n'existait qu'une substance ; il donnait des comptes-rendus analytiques des *Letters to Serena* de Toland bien avant leur traduction par d'Holbach en 1768.

Autre conclusion : c'est par un tel examen qu'on comprend mieux Bayle, A. Thomson nous le montre et elle a raison. Une discussion d'opinions hétérodoxes telle qu'il en propose dans les articles de son *Dictionnaire* n'est pas nécessairement ironique : elle peut chercher la vérité. Autre exemple, Berkeley dans l'*Alciphron* avait commenté longuement l'idée que la volonté n'était qu'un simple résultat de l'impression sur les organes du sens – « Whence ensues a vibration in the nerves, which being communicated to the soul or animal spirit in the brain or root of the nerves, produceth therein that motion called volition » (AT, p. 176). Dans certains de ses textes, Buffon postule une âme matérielle répandue partout dans le corps (*Discours sur la nature des animaux*). Plus tard, sa pensée devient en fait pleinement athée et matérialiste.

Certaines opinions sont donc tout aussi possibles pour les croyants sincères que pour les athées : plus tard, l'Unitarien Priestley écrira : « As a Christian therefore, and as a Protestant, I am an enemy to the doctrine of a separate soul » (cité par A. Thomson, 224).

C'est vers la fin de son livre qu'Ann Thomson élargit la portée de son argument pour comprendre le fatalisme et donc les idées sur la causalité. C'est ici qu'elle fait mention d'un abbé Pluquet qui réduit les systèmes fatalistes à deux types : celui de Hobbes et celui de Spinoza. Comme dit Pluquet (*Examen du fatalisme*, I, 453), ce sont là des systèmes « dont l'un suppose qu'il n'y a dans le monde qu'un seul être ou une seule substance dont tous les êtres particuliers sont des modifications, des parties, ou des affections, l'autre suppose une multitude innombrable d'êtres dont la combinaison produit [...] les phénomènes » (Pluquet à mon avis mériterait une enquête serrée : son *Examen du fatalisme* de 1757 est suivi en 1767 d'un livre sur la sociabilité. Evoluant dans les marges des philosophes, comme Desmaizeaux plus tôt en Angleterre il

ouvre une perspective sur le milieu un peu différente de celle qu'on a en général.) A. Thomson ne nous parle pas davantage de Pluquet : si elle a relevé les deux systèmes, c'est parce que c'est là sa propre opinion (AT, 219 entre autres). Mais c'est une opinion qui n'est pas incorporée dans la structure de son livre (et, trait significatif, quoique l'ouvrage comporte un excellent index, la table des matières est extrêmement brève).

C'est là une critique possible du livre (voir J. Israel, *Intellectual History Review*, 19 (1) 2009, p. 141-154). Je ne la partage pas. A. Thomson me semble poser dans toute son ampleur et par sa démarche plutôt que par des affirmations théoriques la question de l'histoire du dix-huitième siècle telle qu'elle se pose en 2009 : jusqu'à quelle altitude de survol l'historien doit-il monter ? Les magnifiques catalogues numérisés, les moteurs de recherche, Google omniprésent, nous permettent une recherche beaucoup plus complète mais en même temps beaucoup plus grumeleuse et morcelée. Ou, pour le dire autrement, une recherche qui s'en tient aux labels, aux grandes lignes déjà acquises, en ajoutant du nouveau en guise de confirmation. A. Thomson fait ici tout le contraire : elle montre par des auteurs oubliés ou mineurs une direction dans la pensée au début du dix-huitième siècle qui ouvre sur le grand épanouissement, dans la deuxième partie du siècle, des sciences et de la médecine. Ce livre ouvre à la réflexion, il dégage de nombreuses pistes. Qu'est-ce qu'une influence, une direction de pensée ? Agit-elle toujours par les livres ? Ou, si elle est sociale, peut-on s'en approcher par les grands penseurs, les directeurs de conscience, pour ainsi dire, qui créent un climat d'opinion plutôt qu'un corps de textes ? On revient au jeu de mots du titre : ces oubliés, ces dédaignés parmi les grands (Locke, Diderot, Helvétius) ne nous révèlent-ils pas le tissu corporel à partir duquel se développe la pensée moderne ?

Marian HOBSON

André CHARRAK, *Empirisme et théorie de la connaissance, Réflexion et fondement des sciences au XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, « Histoire de la philosophie », 2009, 176 p.

Ce livre, qui s'inscrit dans la continuité de plusieurs ouvrages du même auteur sur la philosophie de la connaissance au XVIII^e siècle, a déjà eu des échos très favorables. Il a suscité des discussions qui montrent son importance en vue de mieux comprendre l'empirisme dans son rapport à la philosophie de la connaissance et à l'histoire des sciences. Des prolongements sur des périodes plus contemporaines s'amorcent même.

C'est pourtant l'empirisme classique, de la fin du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e siècle, qui occupe l'ouvrage. Les analyses suivent une

périodisation bien scandée qui va de la philosophie cartésienne et du débat Leibniz-Locke à Kant. Cela permet de dégager des lignes de forces précises et de mener des analyses parfaitement ancrées dans les textes. Car la manière de pratiquer l'histoire de la philosophie d'André Charrak, si elle lance des perspectives générales profondes, se soucie – c'est le moins qu'on puisse dire – du détail des textes. Le lecteur n'apprendra donc pas seulement à penser l'empirisme avec cet ouvrage, mais il y a fort à parier que, fût-il un spécialiste de la période, il découvre aussi de nouvelles vues sur les textes voire de nouveaux textes. L'articulation des perspectives d'ensemble à la rigueur de l'analyse textuelle est remarquable. Il semble même qu'André Charrak invente une manière de faire, qui selon ses propres termes, part toujours des « comparaisons textuelles » pour argumenter et développer ses vastes perspectives.

Dès son introduction, André Charrak situe son travail dans la perspective contemporaine qui accorde une place centrale à la théorie de la connaissance et, dans cette question, à l'empirisme. Mais l'intérêt majeur de la démarche est de quitter immédiatement les conceptions classiques d'un Cassirer ou d'un Husserl qui ne voyaient (ou ne voulaient voir) dans l'empirisme qu'un premier apport à dépasser. Pour André Charrak, il s'agit au contraire de prendre positivement le moment empiriste, pour l'analyser patiemment et le développer et non pour le dépasser, dans le cadre « d'une histoire non téléologique de la philosophie » (p. 7). Il faut à ce propos remarquer que tout le travail d'André Charrak constitue un modèle de pratique d'histoire de la philosophie « anti-idéalisme allemand ». Entendons par cette expression volontairement provocatrice un traitement qui remet l'histoire de la philosophie dans le bon sens : au lieu de chercher le sens d'une « philosophie » dans ce qu'elle devient pour une autre considérée comme son parachèvement ou son dépassement, il s'agit de partir des textes tels qu'ils existent et circulent pour penser leurs lectures effectives et ce que d'autres textes en font. Tout le livre pourrait sous cet angle être vu comme un modèle de méthode en histoire de la philosophie qui accorde toute leur place aux rencontres entre les textes, aux contextes de lecture et d'écriture, à la circulation entre les savoirs et, en un mot, à l'élaboration immanente et relationnelle des textes philosophiques. Cela produit de belles pages sur Kant qui est considéré comme un auteur du XVIII^e siècle, c'est-à-dire un auteur pris dans son siècle et non l'auteur qui livre le sens final du siècle. En amont, cela permet des analyses très intéressantes du devenir des arguments et des gestes philosophiques, en particulier de Descartes et du bloc problématique légué par le couple Locke-Leibniz.

Le livre se structure autour de sa division centrale entre deux voies de l'empirisme : l'empirisme de la genèse et l'empirisme de la constitution. Ce dernier, qui est amené progressivement à partir de la démarche et des

limites de la voie génétique, est la contribution conceptuelle et théorique majeure de l'ouvrage. Ce qui lie les deux empirismes et fait pour André Charrak le cœur de ce qu'il nomme empirisme, est l'analyse. Le passage entre les deux voies peut être résumé (mais il faut lire les médiations précises proposées par l'ouvrage) de la manière suivante : à la recherche de l'ordre naturelle de genèse (qui n'est pas l'identification sommaire d'une origine dans une expérience ou dans un sens), se substitue l'analyse de la constitution des connaissances dans une histoire des sciences.

Sur le plan de l'analyse génétique, l'ouvrage apporte des études textuelles précises et, me semble-t-il, largement originales (par exemple sur l'importance de la réception d'ensemble de Locke et Leibniz par certaines médiations comme Des Maizeaux). Mais il livre surtout une analyse magistrale et très stimulante de la réflexion qui, loin d'être l'apanage des philosophies du sujet, naît dans le sein des relectures animant le mouvement empiriste et ses débats. Notons à ce propos que la démarche d'André Charrak implique de travailler sur des mouvements et des problèmes, sur des relectures et des réécritures, davantage que sur des systèmes philosophiques, ce qui invite à regarder Descartes et Leibniz comme des moments essentiels de la réflexion empiriste.

On pourrait envisager de prolonger cette étude de la genèse par une autre forme d'étude génétique qui prend ses distances avec la question de l'ordre analytique. Ainsi, l'« anatomie métaphysique » de la *Lettre sur les sourds et muets* invite plutôt à penser la distribution des idées sur les sens et leurs rencontres indéfinies, proposant une forme de genèse qui n'a pas la même organisation linéaire que la dérivation analytique. Certes, et c'est ce que Condillac remettra au centre de sa démarche dans le *Traité des sensations*, la question de l'ordre et donc l'analyse ne sont pas oubliées. Mais il semble exister à l'époque un empirisme de la genèse qui n'est pas si clairement analytique. Le fameux problème de Molyneux (non abordé par le livre mais c'est un prolongement possible) gagnerait peut-être à être abordé par cette double perspective : l'analyse ordonnée des connaissances selon l'apprentissage et l'enchaînement des circonstances, mais aussi la distribution des types d'idées et des pratiques de connaissances selon les sens et les leurs usages (surtout chez Diderot).

L'empirisme de la constitution forme une seconde voie, à la fois prolongement de l'analyse sous une autre forme et basculement vers une étude des sciences positives telles qu'elles existent dans une histoire. Il permet de voir en l'empirisme une philosophie de la connaissance soucieuse des sciences, on pourrait dire une authentique épistémologie historique. Il peut notamment rendre compte de la modalité particulière d'existence des concepts scientifiques, notamment leur nécessité. Le modèle semble ici d'Alembert, dont les analyses des mathématiques, de la mécanique rationnelle et plus largement des éléments des sciences

manifestent une grande attention envers la systématique et l'ordre logique d'enchaînement. André Charrak peut ainsi articuler d'une manière originale ce qu'on pourrait nommer un peu anachroniquement le rationalisme épistémologique d'un penseur soucieux de la systématique et de la nécessité interne à un savoir (à distinguer de la nécessité purement intellectuelle ressentie par le sujet), et l'empirisme analysant ce qui constitue les sciences positives. Ce sera probablement un lieu de débats entre spécialistes de d'Alembert mais il y a là, à n'en pas douter, une analyse très féconde pour l'étude de l'ordre encyclopédique et des débats entre les deux éditeurs.

Il semble qu'André Charrak voit dans l'application des connaissances ou des sciences les unes aux autres le seul ou du moins le grand vecteur de l'empirisme de la constitution. Cela permet de belles analyses de la réécriture par d'Alembert de la *mathesis universalis*. Cela pourrait aussi éclairer l'épistémologie de Fontenelle, qui semble sur ce plan un grand innovateur. Mais on pourrait interroger d'autres formes d'empirisme de la constitution, ce qui permettrait peut-être de mieux rendre compte de la diversité des sciences au XVIII^e siècle et des débats entre les tenants d'un modèle physico-mathématique et ceux qui, comme Diderot, promeuvent une pratique expérimentale d'un autre genre avec la chimie et les sciences du vivant. Car on peut discuter que, comme le défend André Charrak, « pour un grand nombre d'empiristes des Lumières [...] les mathématiques sont seules en mesure de hisser les connaissances humaines, lorsqu'elles s'y peuvent appliquer, au plan d'une certitude sans reste » (p. 106-107). L'analyse est comme toujours fine mais Buffon, pris ici comme exemple, semble plutôt restreindre la portée de cette application qu'en faire un modèle général. C'est ce que retiendra Diderot et cela suggère d'envisager l'existence d'un empirisme de l'opération, plus axé sur les opérations naturelles et artificielles que sur la systématique interne du savoir. Mais, loin d'être une critique, c'est bien plutôt la preuve de la grande fécondité du concept d'empirisme de la constitution, qui renouvelle même les champs qu'il n'abordait pas d'emblée. A n'en pas douter, l'avenir devrait confirmer qu'il s'agit là d'un grand livre.

François PÉPIN

Lise ANDRIES (dir.), *La Construction des savoirs (XVIII^e-XIX^e siècles)*, coll. « Littérature et idéologies », Presses universitaires de Lyon, Lyon, 2009, 251 p.

Cet ouvrage poursuit la réflexion entamée dans le recueil publié en 2003 *Le Partage des savoirs* sous la même direction et chez le même éditeur. Ici, il s'agit moins de vulgarisation que de déplacement des

paradigmes scientifiques pendant cette période de transition dans tous les domaines que constitue le basculement du XVIII^e au XIX^e siècle. L'architecture interne du recueil, en trois parties, ne rend pas compte des enjeux intellectuels que les études finissent par décrire, bien qu'une introduction un peu bavarde (p. 7-25) précise d'entrée de jeu la perspective d'analyse.

L'attention a été portée principalement sur deux phénomènes très représentatifs des remembrements du savoir de cette époque, et qu'on peut suivre de part et d'autre de la coupure révolutionnaire. C'est d'un côté, et le plus massivement dans le volume, l'évolution de l'encyclopédisme en tant que tel, du modèle légué par Diderot (qui n'est lui-même pas sans s'appuyer sur le développement du « dictionnaire universel » comme le rappelle M. Leca-Tsiomis, p. 29-42), à ses refontes, qu'on peut bien qualifier de « spirituelles », sous l'impulsion de Saint-Simon (P. Musso, p. 161-175) et de ses successeurs (Ph. Régnier, p. 211-228), de Pierre Leroux ou, plus généralement, de la mouvance catholique (S. Dord-Crouslé, p. 177-196). D'autre part, on explore le développement et l'extension de ce qu'on appellera les « sciences de l'homme », que ce soit la géographie (I. Laboulais, p. 139-158), l'anthropologie (A.-M. Mercier-Faivre, p. 43-57 ; J.-L. Chappey, p. 113-137) ou la toute nouvelle « littérature » (C. Samindayar-Perrin, p. 87-111). Un bilan des évolutions épistémologiques orchestrées par le XIX^e siècle est lisible dans les collections privées qu'étudie D. Péty (p. 197-210) chez le fils de l'éditeur Panckoucke, chez Champfleury ou chez ces amateurs en tous genres et grands connaisseurs du siècle des Lumières que sont les Goncourt. Deux études restent en marge mais se fondent aisément dans le paysage brossé par les axes que nous venons d'évoquer : J.-Cl. Bonnet (p. 77-85) s'interroge, en considérant l'évolution de l'éloquence, sur la vertu du laconisme impérial, tandis que Daniela Gallinani (p. 59-74) revient avec pertinence sur ce révélateur de l'écriture des sciences que fut le développement des théories sur l'électricité et le magnétisme.

L'optique adoptée révèle l'épanouissement de l'encyclopédisme au XIX^e siècle à travers des cas limites, bien loin de la référence classique à Pierre Larousse : soit on s'attache à des projets ou des entreprises inabouties, certaines mêmes laissées à l'état manuscrit, d'obédience saint-simonienne, soit l'on ne parcourt l'encyclopédisme catholique que du seul point de vue de la construction de la notion de « littérature ». À l'inverse, l'étude consacrée au XVIII^e siècle s'attache à l'*Encyclopédie*, cette référence devenue mythique que les successeurs voudront amender (avec l'*Encyclopédie méthodique*) puis dépasser, en liquidant l'héritage du rationalisme incrédule des Lumières. L'encyclopédisme connaît finalement un investissement idéologique qui se fait à contre-courant de l'évolution des sciences en tant que telles, dont les études montrent bien

le pragmatisme rationaliste, à grands renforts de mathématisation, dont elles font preuve dans leur développement institutionnel. Ce qui néanmoins rassemble ces deux versants, c'est une nouvelle conception de l'homme, considéré désormais comme un être déterminé historiquement et collectivement. Ce recueil ne prétend pas à l'originalité, d'ailleurs les renvois aux synthèses classiques (par M. Duchet, B. Quemada, Cl. Blancaert, etc.) sur les sujets abordés ne manquent pas, tout juste esquisse-t-il une déambulation originale dans les chemins du savoir moderne.

Alain SANDRIER

Cesare BECCARIA, *Des délits et des peines. Dei delitti e delle pene*, Introduction, traduction et notes de Philippe Audegean. Texte italien établi par Gianni Francioni, Lyon, ENS Editions, 2009, 446 p.

Il est très important de disposer d'éditions multilingues des grands textes. Une traduction seule, même excellente, comporte toujours un biais ; une édition originale cache ses subtilités même à ceux qui connaissent bien la langue.

L'ouvrage de Cesare Beccaria, *Dei delitti e delle pene* (1^{re} éd. 1764), qui a tant marqué le milieu du XVIII^e siècle, méritait donc bien une édition bilingue de qualité, abondamment annotée et précédée d'une étude de référence. C'est chose faite grâce d'abord à Gianni Francioni, le grand spécialiste italien et directeur de l'*Edizione nazionale delle opere di Cesare Beccaria*, grâce aussi à Philippe Audegean, qui a effectué une nouvelle traduction et élaboré l'apparat critique français.

L'édition bilingue elle-même correspond aux p. 135-297. L'introduction couvre les p. 9-115, elle est suivie d'une note sur la traduction et d'une autre sur l'établissement du texte italien. Les p. 299-404 sont consacrées aux notes de l'éditeur. Y sont ajoutés des instruments de travail : tables, bibliographies, index. Il s'agit donc d'un travail tout à fait sérieux, d'architecture classique, où l'on se repère très bien, et dont nous allons maintenant évoquer quelques aspects.

Commençons par l'introduction. Elle comprend quatre parties rangées en ordre chronologique et de longueurs comparables : I. La « conversion » de Beccaria : 1758-1763 ; II. *Dei delitti e delle pene* : 1763-1766 ; III. L'autre Beccaria : 1766-1794 ; IV. Lectures et lecteurs de Beccaria : 1794-2009. Comme le dit lui-même Philippe Audegean, elle s'appuie essentiellement sur l'extraordinaire travail exécuté pour l'*Edizione nazionale* parue en 1984, ainsi que sur les recherches qui l'ont précédée ou suivie, depuis Franco Venturi. Cette introduction n'en est pas moins un tour de force très original. Rendre compte avec précision, en une centaine de pages claires, agréables à lire, de l'enchevêtrement,

chez Beccaria et les frères Verri, entre la préparation, la rédaction et la publication de *Dei delitti e delle pene*, était un défi, il a été relevé et surmonté. Le tour d'horizon des traductions françaises et de la réception de l'ouvrage est également très réussi. Le lecteur non italianisant ne disposait jusqu'ici que de présentations trop générales et interprétatives.

L'écrit lui-même de Beccaria (pages de gauche en italien, pages de droite en français) est donné à partir de la 5^e édition, avec mention des variantes. La traduction est nouvelle et aussi proche que possible de l'italien. Ph. Audegean et G. Francioni s'expliquent en détail sur leurs choix et sur leurs tourments, p. 117-132.

Le texte est accompagné de 318 notes d'éditeur, dont certaines sont assez longues : celles-ci ne sont pas situées en bas de page, mais en fin de volume. On peut les lire soit « à leur place » au fur et à mesure de la lecture de Beccaria, soit « en continu » comme une espèce d'ouvrage de cent pages de mise en contexte, un peu en morceaux. Ces notes contiennent beaucoup d'informations, tant de situation par rapport aux auteurs qui ont inspiré Beccaria et les frères Verri (Montesquieu, Helvétius, etc.), que d'échos à leurs autres oeuvres antérieures et postérieures ou d'éléments d'histoire. Plusieurs d'entre elles constituent vraiment des notices de référence remarquables sur tel ou tel thème.

Enfin, en plus des bibliographies et index, l'édition nous fournit une table de concordance entre les structures des différentes versions de Beccaria et celle de la célèbre traduction très libre de l'abbé Morellet parue en 1766 (p. 405-413).

Terminons cette recension par une remarque additionnelle relative au lien entre le livre phare de Beccaria et l'*Encyclopédie*. On sait que cet écrit a eu une grande influence sur D'Alembert, Voltaire, Condorcet et bien d'autres encyclopédistes ; quelles en ont été les conséquences sur le processus encyclopédique lui-même ? Les 17 volumes de discours de l'*Encyclopédie* de Paris (1751-1765) sont terminés quand paraît l'ouvrage de Beccaria, mais inversement, l'auteur a été très marqué par les sept premiers volumes (1751-1757) et il n'est pas impossible que l'édition de 1766 ait tenu compte de l'article QUESTION de Jaucourt, paru dans le t. XIII en 1765 (comme le remarque Ph. Audegean, note 151, p. 348). Les éditions étrangères, le *Supplément*, l'*Encyclopédie méthodique* le citent-elles et comment ? Nous ne connaissons pas d'étude explicite centrée sur cet aspect, mais on trouvera un certain nombre de réponses dans des écrits complémentaires à celui-ci et publiés par des auteurs qui y sont cités ou par leurs proches.

Pour la principale édition étrangère, à savoir celle d'Yverdon (1770-1780), on assiste à ce paradoxe que son directeur F.B. de Felice sollicite explicitement P. Verri et C. Beccaria et que ceux-ci refusent de s'y engager

(<http://encyclopedia-yverdon.org/>, consulté le 10 avril 2010). Le *Supplément* (1776-1777) évoque 23 fois « Beccaria », mais il s'agit du Père Giambattista Beccaria, célèbre auteur d'ouvrages sur l'électricité ! Néanmoins, « l'auteur du traité des délits et des peines » est cité par cette périphrase à l'article INFANTICIDE, t. III, p. 592, du médecin La Fosse, et de façon plus ou moins allusive à divers endroits.

La chose est différente pour la très composite *Encyclopédie méthodique*, notamment avec ses dictionnaires d'économie politique et de jurisprudence : C. Beccaria y est présent sous plusieurs formes, nous renvoyons pour cela aux chapitres 9 et 10 de l'ouvrage de référence sur la *Méthodique* : Fabrice Brandli, « Entre utopie et réforme, les “projets chimériques” dans l'*Economie politique et diplomatique* », p. 265-310 ; Françoise Briegel, « “Asservir les jugements à la lettre, c'est en bannir la justice” : la *Jurisprudence* de l'*Encyclopédie méthodique* » p. 311-339, dans Cl. Blanckaert, M. Porret, F. Brandli (dir.), *L'Encyclopédie méthodique (1782-1832). Des Lumières au positivisme*, Genève, Droz, 2006.

Quant à l'édition tardive de la *Cyclopaedia* de Chambers, par Abraham Rees, même si elle est peu bavarde sur le droit pénal, elle approuve sans réserve, mais seulement au passage, l'auteur milanais, à l'article Crime (t. I) : « There is an excellent book on the subject of crimes and punishments, published by the marquis de Beccaria. » Le compilateur ajoute même ceci à Torture (t. IV) : « The marquis Beccaria (chap. 16) with exquisite raillery proposes the problem : the force of the muscles and the sensibility of the nerves of an innocent person being given, it is required to find the degree of pain necessary to make him confess himself guilty of a given crime. » (passage qui se trouve en effet au chapitre 16 de l'édition dite définitive).

Pierre CRÉPEL

David HUME, *Essais et Traités sur plusieurs Sujets*, Tome II. *Essais moraux, politiques et littéraires* (Deuxième partie), introduction, traduction et notes, par Michel Malherbe, Paris, Vrin, 2009, 283 p.

La publication de ce tome, après la parution du tome I en 1999, du tome IV en 2002, et du tome III en 2004, marque l'achèvement de la traduction des *Essais et Traités sur plusieurs sujets*. Comme à l'accoutumée, Michel Malherbe nous offre une traduction scrupuleuse et inspirée, précédée d'une Introduction consistante (p. 7 à 34). Signalons les « réflexions sur le vocabulaire économique de Hume » proposées par le traducteur (p. 24-30) qui sont particulièrement utiles.

On trouvera dans ce volume les seize essais réunis dans le tome II de l'édition de 1777, ainsi que les deux essais posthumes : « Du suicide »

et « De l'immortalité de l'âme ». Contrairement à Gilles Robel (Hume, *Essais moraux, politiques et littéraires*, Paris, PUF, 2001), Michel Malherbe s'en tient à l'ordre choisi par Hume. En ce qui concerne les seize essais publiés du vivant de Hume, ils sont consacrés à des questions économiques (I à IX), aux coutumes (X), au « nombre des hommes dans les nations anciennes » (XI), à la question de l'équilibre entre autorité et liberté (XII-XVI), « question à la fois spéculative et pratique qui cristallise la vie politique sous les espèces du bipartisme entre les Whigs et les Tories, et qui alimente les derniers sursauts de la querelle de la succession des Stuarts » (Introduction, p. 19). Quant aux deux essais ôtés de l'édition de 1755 par Hume, au tout dernier moment, et qui ne parurent qu'après sa mort en 1777, ils ont en commun d'entrer en conflit avec les dogmes religieux, ce qui revenait à revendiquer pour le philosophe la liberté de pensée dans les matières religieuses. On comprend la prudence de l'auteur. Ajoutons que la lecture de ces textes confirme, s'il en était besoin, que Hume est bien l'un des maîtres de l'essai.

On ne peut que recommander chaleureusement cette remarquable édition. Profitons de l'occasion pour saluer le travail effectué, au fil des années, par Michel Malherbe, à la fois l'un des meilleurs spécialistes de l'œuvre de Hume, son traducteur rigoureux et un infatigable pédagogue.

Franck SALAÜN

VOLTAIRE & LE LIVRE. Textes réunis par François Bessire et Françoise Tilkin, Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2009, 326 p.

Bien que le Siècle des Lumières soit marqué, selon les historiens de l'édition, par le « triomphe du livre », on sait que la reconnaissance légale de l'état et de la figure tant de l'auteur que de l'éditeur tarda à s'imposer. Par l'affirmation de son statut d'écrivain autonome et la maîtrise qu'il tentera d'exercer sur les rouages de l'édition, Voltaire offre dans ce contexte une image tout à fait singulière. C'est dire si la publication, légèrement enrichie, des actes du colloque « Voltaire & le livre » organisé à la Bibliothèque nationale de France par la Société Voltaire en 2005 est aujourd'hui bienvenue. L'ouvrage se décompose en trois parties, dont les intitulés sont les suivants : I « Voltaire et le monde du livre », II « Circulation et réception du livre voltairien », III « De la lecture à l'écriture ».

La partie évoquant notamment l'acte de naissance du livre voltairien et le traitement à proprement parler physique que ce dernier lui impose se trouve ainsi paradoxalement située au terme de ce recueil, peut-être en raison du faible nombre de pages qui lui sont relatives

– 59 pages, tandis que la première et la deuxième parties en occupent respectivement 146 et 84. C'est en effet à partir d'un des constats qui en émanent que plusieurs enseignements généraux nous semblent devoir être présentés.

Ce constat réside dans le fait que Voltaire ne s'attache pas au livre en tant qu'objet matériel, comme le révèle l'étude relatant le témoignage de Wagnière (p. 243-256) et celle décrivant le rapport « charnel » que son maître entretient avec le livre (p. 271-277). La lecture voltairienne laisse physiquement des traces : cornes, marques muettes, *marginalia*, signets parsèment les pages des livres de la bibliothèque du Patriarche. Voltaire malmène ses propres ouvrages, comme ceux de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Le livre est de la sorte réduit, chez lui, au rang de simple outil de travail, en somme du strict point de vue de sa valeur intellectuelle. L'œuvre voltairienne, qu'il s'agisse d'ouvrages imprimés ou de manuscrits, est dans cette perspective constellée de corrections, parfois rédigées à des époques différentes. Ce phénomène donne vue sur le qualificatif d'« écrivain à processus », cher aux généticiens modernes du texte et que nous pourrions sans peine attribuer à Voltaire, dans la mesure où il n'a de cesse de réviser son œuvre, de la remettre perpétuellement en chantier. Dans le même esprit, Voltaire se révèle, lors de la fabrication de ses œuvres, adepte de ce que Balzac nommera « l'écriture typographiée » : au grand dam de ses libraires, il n'hésite pas, lorsqu'il le peut, à se déplacer dans l'atelier – ce qui est peu commun pour un écrivain de son temps – et apporte constamment des corrections à ses textes en cours d'impression, à moins qu'il ne s'empresse d'y joindre des cartons et des *errata*. Les contributions évoquant les rapports de Voltaire avec certains de ses libraires (p. 3-24, 37-45, 47-66) – Amsterdam (Ledet et Desbordes), Dresde (Walther), Rouen (Machuel), Paris (Lambert) – sont à cet égard éloquentes.

Mais cette entreprise de révision permanente de ses livres a aussi pour objet de faciliter leur diffusion, laquelle est envisagée dans de nombreuses études de ce recueil, de la première comme de la deuxième partie. Vis-à-vis de ses libraires, la promesse de leur fournir une œuvre amendée ou augmentée, discréditant l'édition précédente, leur fait en effet miroiter un débit facile. Au près de sommités politiques, la présence de corrections manuscrites dans les ouvrages que Voltaire leur adresse participe d'une entreprise de séduction ; elle est un gage de singularité et d'excellence. Et, quant au public, la correction et la nouveauté se mue, à l'évidence, en véritable argument publicitaire.

De façon plus générale, le souci de la diffusion de son œuvre et le désir d'en contrôler tous les ressorts est une véritable constante chez Voltaire. Vis-à-vis des autorités, il sait se jouer de la législation censurelle et policière, évoquée en particulier dans l'étude de ses relations avec

d'Hémeri et Malesherbes (p. 125-137). Il orchestre par exemple le vol de certains de ses manuscrits ou fait imprimer nombre de ses œuvres hors de France. En outre, et toujours pour assurer la meilleure diffusion possible de ses textes, Voltaire n'hésite pas à négocier simultanément avec plusieurs libraires, les met en concurrence et leur dissimule certaines informations pour conserver une emprise sur eux. Tandis qu'il n'accordait, on le sait, guère d'importance aux « petits peuples » de la ponctuation et de l'orthographe, Voltaire se révèle également soucieux de la diffusion de son œuvre en étant attentif à la qualité du papier, en veillant à la diminution, le cas échéant, du nombre de volumes d'un même corpus, et en manifestant sa préférence pour la petitesse du format et des caractères, ce qui réduit le coût de production du livre, et en conséquence son prix. Un élément essentiel de cette préoccupation pour la diffusion de son œuvre consiste dans le ciblage, pour ainsi dire, de son premier lectorat. A cet égard, Voltaire fait montre d'une attention particulière au public féminin (p. 173-184). En effet, la conquête intellectuelle de ce public illustre pour lui non seulement une victoire singulière sur les préjugés mais aussi un moyen de répandre son œuvre dans la bonne société par les compte rendus épistolaires, les conversations, les lectures privées mais aussi publiques qui en sont faites. La forme de cette œuvre détient, dans ce contexte, plusieurs particularités. Revêtant parfois une forme manuscrite, le texte doit être bref et incisif, à moins que son envoi ne soit accompagné de pages marquées et de notes explicatives se rapportant à certains passages. Par-delà la légitimité et la fierté qui peuvent être ressenties de la réception d'un écrit ainsi personnalisé, Voltaire mise effectivement sur une diffusion de son œuvre sous une forme facilement et immédiatement perceptible. De la même façon, et en dépit de son désir d'opérer un traitement véritablement scientifique de la question historique, son œuvre en la matière se contente d'un appareil critique relativement léger, sans abonder de références et de citations, afin, notamment, de ne pas fatiguer la lecture (p. 233-241).

D'autres aspects plus particuliers de la relation de Voltaire au livre sont évoqués dans ce recueil. Il ressort que plusieurs caractéristiques de cette relation sont évolutives et se trouvent, ainsi, en étroite dépendance avec la transformation progressive de sa figure intellectuelle. Par son militantisme, le dernier Voltaire a par exemple davantage tenté de diffuser son œuvre auprès des « honnêtes gens » et en cela, l'écriture conjointe de plus d'une dizaine de textes avec Christin lui aurait permis de se trouver de nouveaux fidèles (p. 197-215). De même, de *Candide* [1759] à *l'Ingénu* [1767], la présence accrue de la thématique du livre (p. 279-289) illustrerait notamment l'affirmation de la puissance de l'écrit comme moyen de conquérir les esprits ; affirmation reflétant le parcours philosophique et moral de Voltaire. On peut également évoquer, quant

au classement des ouvrages de sa bibliothèque, le passage d'une organisation fidèle à l'esprit encyclopédique, où les sciences historiques occupent le premier rang, à une organisation d'inspiration traditionnelle débutant par la théologie (p. 254-255) : ce changement pourrait fort bien coïncider à l'avènement, à partir de la décennie 1760, du Voltaire philosophe et commentateur critique de la religion.

On doit détacher par ailleurs de ce volume un ensemble de contributions relevant de l'histoire du livre voltairien ou de ses modes de diffusion et dont la tournure, technique ou contextuelle, ne porte pas sur la relation de Voltaire au livre, quoique celle-ci puisse être incidemment évoquée. Il en va ainsi de l'étude (p. 107-116) attestant l'origine lyonnaise de la dernière édition anthume des œuvres de Voltaire, dite édition encadrée, celle-ci devant être considérée comme un complément de son homologue genevoise. Dans la même catégorie, on doit citer la contribution (p. 185-196) rapprochant les deux contrefaçons liégeoises du *Caffé* [1760] et d'*Olympie* [1762] de leur version rouennaise. Deux catalogues, l'un de la bibliothèque de l'œuvre clandestine de Voltaire publiée par Gabriel Grasset (p. 76-92), l'autre de certains textes au contraire permis voire privilégiés (p. 139-146) peuvent aussi être rangés dans cet ensemble, de même que la description du procédé de la souscription sous l'Ancien Régime (p. 117-121) et celle du contrôle et de la récupération du livre voltairien que tentent d'opérer, sur la forme comme sur le fond, les anti-philosophes (p. 217-229).

Par-delà ces dernières singularités, l'ensemble des contributions de ce volume nous paraît former un ensemble homogène. Servie par une abondante iconographie – près d'une centaine d'illustrations – et des pièces, notamment de correspondance, souvent inédites, l'analyse de la relation de Voltaire au livre est ainsi envisagée sous de multiples aspects, non nécessairement exclusifs les uns des autres : sous l'angle de la valeur matérielle qu'il lui accorde, de sa lecture, de sa rédaction et de son dispositif interne ; relativement à sa fabrication, son acquisition, sa conservation et son classement ou encore du point de vue de sa diffusion dans la société et de la surveillance censure et policière qui le contraint ou l'autorise.

Malgré un « Avant-propos » (p. vii-viii) éclairant et synthétique, on peut regretter à cet égard le très faible nombre de renvois (p. 3, 161, 165, 166) entre les contributions, dont plusieurs aspects, à l'évidence, méritent d'être rapprochés. Une présence plus systématique de résumés – certains d'entre eux apparaissent (p. 23-24, 45, 184, 228-229, 255-256), mais seulement en guise de conclusion – aurait été pareillement souhaitable. Compte tenu de ces deux lacunes, un index thématique aurait été bienvenu, en dépit de la difficulté que représente parfois l'établissement de cet outil de recherche, de même qu'un index des œuvres de Voltaire.

Quant au contenu, l'exercice par Voltaire du rôle d'éditeur, de ses œuvres ou de celles d'autres auteurs, est très brièvement évoqué (p. 74, 117, 129) et aurait sans doute mérité une étude spécifique, complétant celles déjà entreprises sur ce sujet.

Néanmoins, ce volume ne prétend pas à l'exhaustivité et plusieurs contributions, malgré leur indéniable qualité, soulignent d'ailleurs (p. 37, 123, 137, 139, 145-146, 196, 199, 279) la portée limitée de leur domaine d'investigation ou se présentent comme un simple programme de recherches. Le livre voltairien demeure ainsi un vaste chantier dont ce recueil, par sa nouveauté et le nombre considérable d'informations qu'il contient, aura sans aucun doute posé les fondations et certains des développements majeurs.

Nicolas RIEUCAU

Yoichi SUMI, *L'Encyclopédie et les panoramas du monde*, Tokyo, Iwanami-Shoten, 2009, xii-298-18 p.

Voici le premier recueil d'études de Yoichi Sumi, auteur de nombreux articles sur Diderot et l'*Encyclopédie* parus dans diverses revues spécialisées, y compris *RDE*. Cet ouvrage est publié ce livre en japonais, sa langue maternelle, ce qui le rend inaccessible à la plupart de nos lecteurs. Tentons donc de retracer le contenu de ce recueil, fruit de longues années d'étude.

Yoichi Sumi commence par rappeler un souvenir d'enfance. Il s'agit de la lecture de deux nouvelles : l'une, japonaise, *Au-delà des reconnaissances et des rancunes*, de Kan Kikuchi, et l'autre, anglaise, *La ligue des Rouquins*, de Conan Doyle. Le héros de la première, un ex-samouraï, qui avait tué son maître, après être tombé amoureux de la maîtresse de ce dernier, devint pèlerin pour racheter son péché et s'installa finalement dans un village montagneux. Là, il se mit à creuser, tout seul à l'aide d'un marteau et d'un ciseau, un long tunnel pour faciliter le passage. Les villageois, dédaigneux au début, changèrent d'attitude durant la vingtaine d'années que durèrent les travaux et finirent même par y collaborer. L'achèvement des travaux était proche lorsqu'apparut le fils du maître tué. Le héros était prêt à se soumettre à sa vengeance, mais les villageois ne le permirent pas. Le fils du maître aida son ennemi à achever le tunnel. Dix-huit mois après, quand l'escarpement fut enfin percé, ils s'embrassèrent en fondant en larmes... L'autre nouvelle est plus connue. Une bande de gangsters voulait attaquer une banque. Le moyen qui semblait le plus sûr et proche était de creuser un tunnel (encore un !) depuis le sous-sol d'un mont-de-piété qui se trouvait à côté. Pour éloigner le prêteur de son magasin, ils inventèrent une association fictive, la « Ligue des Rouquins »,

et l'y accueillirent comme le membre idéal. Quelle était l'obligation d'un membre ? Copier tous les articles de l'*Encyclopaedia Britannica*... Le dessein des cambrieurs échoua grâce à l'intervention de Sherlock Holmes. Mais cette solution ne satisfait guère le jeune lecteur japonais, Yoichi Sumi. Dans les deux cas, c'est l'inutilité des travaux monotones qui l'impressionna le plus. Pourquoi ces gestes répétés *a priori* inutilement l'attirèrent-ils tellement ? C'est que, à treize ans à peine, Yoichi Sumi pensait que la vérité de la vie consistait en l'énorme accumulation de petites choses, trop souvent peu récompensée, mais constituant un monde solide et fondé. Signalons au passage que la langue japonaise a un mot propre à désigner ces actes répétitifs : *kotsu-kotsu*, onomatopée qui évoque curieusement les sons de marteau et de ciseau. Convaincu que ce mot de *kotsu-kotsu* est son sésame, Yoichi Sumi nomme cette accumulation de petites choses, susceptible de représenter en elle-même tout l'univers, « panorama du monde ».

Son livre se divise en trois parties et sept chapitres. Dans la première partie, l'auteur trace l'histoire de « La transformation des panoramas du monde » en Europe, depuis l'art mnémotechnique de l'Antiquité jusqu'à la bibliographie universelle de Conrad Gesner, en passant par les paysages du monde effectués par les peintres flamands tels que Pieter Bruegel. Ces œuvres sont toutes caractérisées par l'envie de reconnaître et d'ordonner tous les êtres de l'univers et, à ce titre, méritent d'être appelées « panoramas du monde ». L'*Encyclopédie* de Diderot peut être située dans cette lignée. En effet, elle est un aboutissement de cet acharnement à la collection et à la classification de tous les mots et de toutes les choses. Le système figuré des connaissances humaines, formulé en arbre, n'est autre chose qu'un panorama du monde en ce sens qu'il donne un nouvel ordre au savoir humain. Il faut signaler que l'enchaînement des connaissances (signification originelle du mot d'encyclopédie) est assuré par ce système figuré d'une part et par les désignants et les renvois, de l'autre. N'oublions pas que l'*Encyclopédie* est une énorme masse, et gardons-nous de n'y voir que ce qu'on voudrait y trouver ; les chercheurs doivent plutôt faire face à cette gigantesque accumulation. C'est pourquoi Y. Sumi a conçu le projet d'établir une base de métadonnées de l'*Encyclopédie*, projet très, trop audacieux, mais qui verra le jour – dans dix ans ou vingt ans ? on ne sait encore – comme le tunnel réalisé par le pèlerin frénétique.

Cette esquisse de l'histoire des panoramas du monde est suivie de quelques exemples d'accumulations de nos jours : formation d'archives privées d'un témoin de l'histoire contemporaine du Japon et activité inlassable de Roman Opalka peignant sans cesse et sans doute jusqu'à sa mort des nombres à partir de 1.

Le troisième chapitre de la première partie est consacré au « moulin dans les panoramas du monde ». L'analyse du film de Kurosawa *Les Sept Samouraïs* (scène de l'incendie du moulin à eau) sert d'introduction. L'auteur examine ensuite l'évolution d'une image du moulin dans diverses œuvres d'art, depuis la *Weltlandschaft* de Bruegel jusqu'au film de Louis Malle (*Les Amants*), en passant par le moulin de Comenius (planche sur la meunerie contenue dans *Orbis sensualium pictus*, 1658), la toile de François Boucher (*Paysage avec un moulin et un temple*, 1743), le livre de Bélidor (*Architecture hydraulique*, 1737), l'enthousiasme des encyclopédistes pour l'utilité du moulin (*Essai sur la peinture* de Diderot et surtout l'article moulins de l'*Encyclopédie* avec ses planches), le cycle de lieder de Schubert (*La Belle Meunière*)... Le moulin pourrait être le centre d'un panorama du monde.

La deuxième partie du livre, intitulée « Les Planches de l'*Encyclopédie* et le XVIII^e siècle », contient deux chapitres consacrés à l'analyse des images. Les Planches de l'*Encyclopédie* font l'objet de l'étude en elle-même au quatrième chapitre. Toutes les gravures sont bien faites, mais on y distingue une volonté d'embellissement. Par exemple, à la Planche I pour le « Métier à faire des bas », seuls deux ouvriers s'emploient dans un atelier peu désordonné. Yoichi Sumi discerne là l'envie qu'avaient les encyclopédistes d'instruire le public en réduisant la réalité complexe à ses éléments nécessaires et suffisants. Les Planches de l'*Encyclopédie* constituent ainsi un monde trop ordonné, un peu utopique. Au chapitre suivant, conçu à partir d'une exposition des livres rares possédés par la Bibliothèque de l'Université Keio, le regard de l'auteur se tourne vers d'autres images exécutées au XVIII^e siècle. L'examen d'une vingtaine d'illustrations montre que celles-ci partagent le même désir de collection et de classement que les Planches de l'*Encyclopédie*.

La troisième partie, « Les rêves de la raison », regroupe deux chapitres, traitant respectivement des encyclopédies illustrées et de la montgolfière. Y. Sumi rappelle d'abord l'histoire des livres illustrés en général ; les découvertes des grandes navigations qui suscitèrent chez les Européens l'intérêt pour les plantes et les animaux d'ailleurs, favorisant ainsi la floraison des encyclopédies illustrées. L'évolution des techniques de la gravure permit une reproduction minutieuse des objets. Les encyclopédies illustrées devinrent ainsi un lieu où le rêve de la raison – ramasser et classer tous les êtres du monde – se concrétisa.

Si les encyclopédies illustrées sont le fruit de voyages en pays lointains, vers l'horizon, la montgolfière symbolise bien sûr le rêve du voyage vers le haut. On sait que l'année 1783 est remarquable pour l'histoire de l'aérostat (ballon à air chaud et ballon à gaz). En se fondant sur le témoignage contemporain (*Description des expériences de la machine aérostatique de MM. de Montgolfier* par Saint-Fond) et les études postérieures

de Charles et Audouin Dollfus, l'auteur décrit cette fièvre de voyage en l'air. Les aventures de Yoichi Sumi, qui avaient commencé par le souvenir d'un petit monde obscur (le tunnel), se terminent ici avec le rêve d'un vaste monde ouvert.

Ce recueil de 300 pages est par lui-même une encyclopédie, en deux sens. Une d'encyclopédie illustrée, d'une part, car il contient de nombreuses images, surtout des dessins d'animaux et de plantes. Mais aussi parce que l'auteur a eu l'idée de parsemer son livre d'une quinzaine de courts articles parus dans différents journaux. Ces « entre-fillets », destinés originellement à ses étudiants ou au grand public et remontant parfois aux premières années de sa carrière, font cependant écho au texte. Par exemple, la présentation d'un essai d'archives privées est complétée par une réflexion sur la bibliothèque universitaire idéale ; le passage sur le projet de métadonnées de l'*Encyclopédie* est précédé du souvenir d'un autre projet semblable auquel Y. Sumi a participé : il s'agissait d'établir la concordance des poèmes de Rimbaud, dans les années 1970, quand tout le travail se faisait manuellement. Ainsi comme les auteurs de l'*Encyclopédie*, Yoichi Sumi nous « renvoie », pour ainsi dire, à ces péritextes pour nous faire mieux saisir l'ampleur des questions que peuvent poser des panoramas du monde. Bref, le livre de Yoichi Sumi est à sa manière lui-même un panorama du monde.

Takeshi KOSEKI